

*L'anthroposophie
et les forces
du cœur humain*



LE COMBAT INTÉRIEUR

Rudolf Steiner

TRIADES

RUDOLF STEINER

LE COMBAT INTÉRIEUR

(L'anthroposophie et les forces du cœur humain)

*Cycle de quatre conférences
faites à Vienne
entre le 27 septembre et le 1^{er} octobre 1923*



1999

TRIADES

PARIS

Titre de l'original

Die Anthroposophie und das menschliche Gemüt. Betrachtungen über die Michael-Idee in ihrer wahren Gestalt und über die Wiederbelebung des Michael-Festes

4^e édition, 1986, Rudolf Steiner Verlag – Dornach (Suisse)

© 1976 by Rudolf Steiner-Nachlassverwaltung, Dornach (Suisse)

Extrait du volume n° 223 de l'édition intégrale de l'œuvre de Rudolf Steiner, publié d'après des transcriptions de notes sténographiées non revue par le conférencier.

Les autres conférences du volume 223 sont parues aux Éditions du Centre triades sous le titre : Les fêtes cardinales et la respiration de la terre en une année (3^e éd., 1983).

Édition française antérieure : 1989, Éditions du centre Triades, Paris, sous le titre : L'anthroposophie et les forces du cœur humain

Couverture : *Les épines rouges*, Odilon Redon.

© 1999 by Éditions Triades
36 rue Gassendi
75014 Paris
Tous droits réservés

À PROPOS DE LA PUBLICATION DES CONFÉRENCES DE RUDOLF STEINER

La base de la science de l'esprit d'orientation anthroposophique est constituée par les œuvres écrites {1} et publiées par Rudolf Steiner (1861-1925). Parallèlement, Rudolf Steiner a tenu de 1900 à 1924 de très nombreux cours et conférences, tant publics que réservés aux membres de la Société théosophique, et plus tard de la Société anthroposophique. Lui-même ne voulait pas à l'origine que ses conférences, toujours faites sans notes, soient fixées par écrit, étant conçues « comme des communications orales, non destinées à être imprimées ». Mais après que de nombreuses rédactions dues à des auditeurs, incomplètes et défectueuses, eurent été répandues, il se vit placé dans la situation d'en réglementer la rédaction. Cette tâche fut confiée à Marie Steiner von Sivers, à qui incombait le soin de déterminer qui sténographierait, l'administration des textes et le contrôle nécessaire de ceux-ci en vue de leur publication. Faute de temps, Rudolf Steiner ne put corriger lui-même qu'un très petit nombre de ces rédactions. Il y a donc lieu de tenir compte des réserves qu'il faisait à ce sujet : « Il faudra seulement s'accommoder au fait que, dans ceux des sténogrammes que je n'ai pas revus, il se trouve des erreurs. »

Rudolf Steiner s'est exprimé dans son autobiographie *Mein Lebensgang* {2} au sujet du rapport entre les conférences pour les membres, tout d'abord accessibles uniquement sous la forme de textes réservés, et ses œuvres publiées : « On ne reconnaît *la capacité de porter un jugement sur le contenu d'une telle publication privée* qu'à celui qui remplit les conditions requises pour ce faire. Pour la plupart des publications en question figurent *au moins* parmi ces conditions la connaissance de l'enseignement anthroposophique sur l'homme et le cosmos, ainsi que celle de l'histoire dans la perspective de l'anthroposophie", telle que la présentent les communications puisées à la source du monde de l'esprit. » Ceci est également valable pour les cours spécialisés, qui s'adressaient à un nombre limité d'auditeurs déjà familiarisés avec les bases de la science de l'esprit.

Après la mort de Marie Steiner (1867-1948), et conformément à ses directives, fut entreprise la publication d'une édition complète des œuvres de Rudolf Steiner (*Rudolf Steiner-Gesamtausgabe*), dont le présent volume est un élément.

SOMMAIRE

Note du traducteur.

Première conférence, Vienne, 27 septembre 1923.

Éléments d'une conception que l'on avait du monde et impulsions déterminantes pour l'être humain dans l'image du combat de Michaël contre le Dragon.

Deuxième conférence, 28 septembre 1923.

L'homme et sa responsabilité à l'égard du cosmos. Nécessité de ressentir que les idées anthroposophiques sont des forces de vie.

Troisième conférence, 30 septembre 1923.

Conditions préalables à l'institution d'une fête de l'automne. Mystères des Druides et Mystères de Mithra.

Quatrième conférence, 1^{er} octobre 1923.

L'homme peut à nouveau devenir un citoyen de l'univers.

La portée sociale d'une fête de Michaël. Principe spirituel de la terre et principe spirituel de l'homme.

Notes.

Bibliographie.

NOTE DU TRADUCTEUR

Les quatre conférences viennoises groupées sous le titre allemand *Die Anthroposophie und das menschliche Gemüt* (GA 223) ont directement précédé dans le temps *Das Miterleben des Jahreslaufes in vier kosmischen Imaginationen* (Dornach, GA 229), dont la traduction française les a, elle, précédées {3}. Le mot *Gemüt* est absent du titre retenu pour le cycle de Dornach : à première vue, un casse-tête de moins pour le traducteur ! Il n'en reste pas moins que ce *Gemüt* est une référence constante dans les *Quatre Imaginationes cosmiques*, dont le titre allemand, littéralement « La participation vivante à la vie du cycle annuel en quatre Imaginationes cosmiques », esquisse en vérité l'activité même du *Gemüt*.

Cœur, âme, naturel, tempérament : le français ne propose pas de mot aussi simple, familier, chaleureux que ce *Gemüt*, nom collectif qui en appelle, ou invite, à toute une série de traductions, aussi nombreuses qu'il y a, ou pourrait y avoir, de préludes et de fugues pour le *Clavecin bien tempéré*, aussi hétéroclites en apparence que peuvent être les meubles qui forment un mobilier. Pourtant, comme le sait souvent celui qui se réfère à Rudolf Steiner, l'élément national en France s'exprime comme âme de raison, ou d'entendement, ou âme pensante, ou *Gemüt* : curieuse équivalence ! « (...) Les peuples qui ont vécu jusqu'à présent sur la terre de France (...) ont ceci de particulier (...) qu'en se développant, le Moi s'y est mêlé à l'âme pensante {4}. »

Serait-ce que l'âme française baigne dans du *Gemüt*, dans son *Gemüt*, au point d'y être aveugle, tout comme

*l'œil ne se voit pas lui-même,
sinon quand le reflète quelque objet étranger, {5}*

ou au point de ne pas éprouver le besoin d'en forger le concept ? Serait-ce que le français moderne, fier et fort de son parler précis et cristallin et de son rationalisme éclairé, tranche entre l'âme de cœur *ET* l'âme de raison, entre le cœur et la raison, le premier ayant « ses raisons que la raison ne connaît point » et ne pouvant être condamné au carcan d'un mot unique ?

Le XVIII^e siècle avait encore une autre approche de ce *Gemüt* : Louis-Claude de Saint-Martin, traduisant Jacob Böhme, donne « base affective », ce qui permet à Henri Plard, qui s'y réfère, de proposer pour *mein Gemüt* (mon *Gemüt*) d'Angélus Silesius « le livre de mon âme » dans un aphorisme du *Pèlerin Chérubinique* {6}. Dans cet exemple apparaît une faculté importante du *Gemüt* : celle de devenir « mien », de s'individualiser, de se particulariser, de s'agencer, de se nuancer de

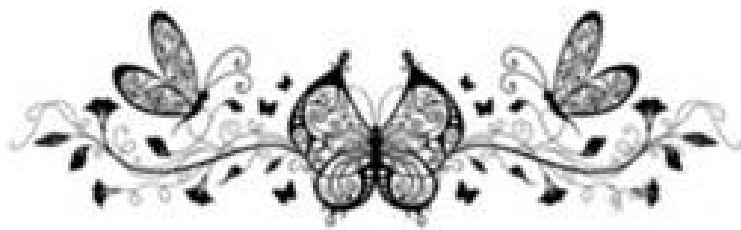
mille manières, et se cache une question : qui écrit, qui imprime ce livre ?

De nos jours, plutôt que de livre de l'âme, on parlerait peut-être de récepteur psychique, voire de récepteur-générateur, de miroir-générateur, où le temps est mis en abîme, où le passé se reflète et le futur s'anticipe, ou encore d'un diaphragme, d'un organe phrénique, d'une sorte d'instrument de l'éthérique.

Et lorsqu'un critique d'art contemporain, Gilles Plazy en l'occurrence, évoque le rôle des « forces intellectuelles sensibles » dans la peinture de Cézanne, de quoi, au fond, s'agit-il ?

À travers la multiplicité assurément déroutante des traductions suggérées, à travers surtout la présence répétée, insistante, du mot *Gemüt* considéré comme un panneau indicateur, sans plus, les conférences qui suivent peuvent être pour chaque lecteur une aventure, une quête du sens de *Gemüt*, peuvent faire de chaque lecteur un interprète du *Gemüt*, « ce *Gemüt* humain qui loge au centre même de la vie de l'âme », où l'homme « se voit esprit et se sent cœur », ce *Gemüt* « qui au fond comprend le langage du spirituel, bien que pour cette vie terrestre ce langage de l'esprit n'entre pas actuellement dans le champ de la conscience immédiate » (Rudolf Steiner {7}).

Peut-être se souviendra-t-on aussi, à l'occasion, que c'est à Vienne que Rudolf Steiner a donné ces quatre conférences, Vienne, capitale de son Autriche natale, où la rigueur germanique se fait plus aimable, se déride, se réchauffe et, dans le meilleur des cas, s'enrichit d'une courtoisie du cœur.



PREMIÈRE CONFÉRENCE

Vienne, 27 septembre 1923

L'anthroposophie est un sujet qu'on aborde un peu partout, de nos jours, et on en parle souvent sans bien-fondé ; mais on en dit aussi qu'elle est intellectualiste, qu'elle en appelle trop à l'intelligence scientifique, qu'elle ne tient pas compte des besoins du cœur (*Gemüt*) humain. Voilà pourquoi j'ai choisi ce thème : *L'anthroposophie et les forces du cœur humain (Die Anthroposophie und das menschliche Gemüt)* pour le court cycle de conférences que j'ai le plaisir de pouvoir donner encore une fois devant vous, ici, à Vienne.

Il est certain que la tournure intellectualiste prise par l'évolution culturelle au cours des trois ou quatre siècles derniers a banni l'organe affectif (*Gemüt*) des domaines de la connaissance. Il est vrai que, de nos jours, on entend dire partout que l'être humain ne peut pas rester bloqué au niveau d'un savoir que la seule raison, froide et aride, rend accessible ; mais on a beau souligner ces choses avec un zèle infatigable, on n'en continue pas moins à s'appuyer sur cette seule raison pour faire progresser les sciences. Et par ailleurs, on ne cesse de monter en épingle la nécessité de faire droit aux besoins du cœur (*Gemüt*) humain – seulement voilà, on en reste là. On lui conteste toute aptitude à établir le moindre contact avec les énigmes du monde extérieur ; on restreint en quelque sorte sa compétence aux seules affaires personnelles, à une sphère où les données les plus strictement personnelles font loi.

Nous allons aujourd'hui commencer, pour ainsi dire sur le mode d'un souvenir historique, par l'évocation des temps reculés de l'évolution humaine où ce cœur (*Gemüt*) humain avait droit de parole dans le domaine de la connaissance ; il avait alors le droit de faire surgir, devant l'âme humaine, des images magiques, grandioses et puissantes, qui avaient la mission d'éclairer l'être humain dans les efforts qu'il faisait pour s'insérer dans tout le devenir du monde, dans le cosmos, dans le déroulement temporel. En ces temps-là, où l'organe affectif (*Gemüt*) humain avait encore voix au chapitre en matière de conception du monde, ces images en constituaient au fond l'élément le plus important. Elles représentaient les grands rapports cosmiques dans leur globalité, elles y donnaient à l'homme la place qui lui est propre.

Mon dessein est de poursuivre l'étude de la base affective (*Gemüt*) de l'homme

à partir du point de vue anthroposophique ; et c'est parce que cela va me permettre de donner un fondement solide à cette étude que je voudrais aujourd'hui placer devant vos âmes une de ces images grandioses et majestueuses, jadis destinées à agir comme je viens de le dire ; et destinées aussi à jouer un rôle dans le présent, à être de nouveau placées devant les hommes, sur un mode nouveau dont nous aurons encore à parler. Je voudrais aujourd'hui vous parler de l'image que vous connaissez tous, mais dont le sens s'est progressivement d'une part estompé, de l'autre perverti pour la conscience humaine : de l'image de la lutte de Michaël avec le Dragon. C'est une image qui n'a cessé de toucher un grand nombre d'êtres humains, mais comme je viens de le dire, son contenu profond et véritable s'est estompé, ou alors, on en a perdu le sens ; disons du moins que ce qui a disparu, c'est le contact étroit qui existait naguère, et jusqu'au XVIII^e siècle, entre le contenu de cette image et le cœur (*Gemüt*) humain, le cœur (*Gemüt*) d'un grand nombre d'hommes. On n'a pas idée des changements qui sont intervenus dans ce domaine : de nos jours, lorsqu'on est, comme on dit, intelligent, on ne voit que purs fantasmes dans tout ce qui constituait autrefois les éléments les plus sérieux des conceptions que l'on avait du monde – telle, en particulier, l'image du combat de Michaël avec le Dragon.

Lorsque l'homme actuel réfléchit à sa propre évolution terrestre, sa vision matérialiste l'amène à faire remonter la relative perfection de sa forme actuelle à des formes de moins en moins parfaites, pour en arriver à des ancêtres de type physique animal. On fait donc descendre l'homme actuel, avec sa faculté de se ressentir lui-même intérieurement comme un être doué d'âme et d'esprit, de créatures beaucoup plus matérielles, beaucoup plus proches d'une existence matérielle. On admet que la matière a suivi une évolution au cours de laquelle elle s'est peu à peu élevée pour devenir perméable à l'esprit. Or il n'y a pas si longtemps, on voyait encore les choses tout autrement ; à dire vrai, on en avait une image diamétralement opposée. Au XVIII^e siècle encore, il y avait un assez grand nombre d'hommes que les conceptions matérialistes laissaient encore intacts : lorsqu'ils tournaient les yeux de l'âme vers l'humanité d'autrefois, l'image qu'ils avaient de leurs ancêtres, loin d'être moins humaine que la leur, était au contraire plus spirituelle ; c'étaient des êtres spirituels qu'ils voyaient ! Ils voyaient des êtres à qui la spiritualité était inhérente, au point qu'ils n'étaient pas encore vêtus d'un corps physique, comme l'est aujourd'hui l'homme terrestre ; la terre, d'ailleurs, n'existait pas encore en ces temps très anciens.

Ils voyaient des êtres dont le mode de vie était plus élevé, plus spirituel, et dont le corps – pardonnez-moi cette expression triviale – était fait d'une substance beaucoup plus subtile, plus spirituelle. Ces hommes parlaient d'une sphère où ils n'allaient pas transposer des êtres identiques à leurs contemporains : ils y voyaient des êtres supérieurs, dotés tout au plus d'un corps éthérique ; ces êtres, qui n'avaient pas de corps physique, étaient censés être en quelque sorte les ancêtres des hommes. À cette époque-là, pensait-on, les animaux dits supérieurs n'existaient pas encore, eux non plus : tout au plus trouvait-on des animaux dont

les différents types actuels de méduses seraient les descendants. Sur cet ancêtre de la terre, on se représentait donc un règne inférieur à celui de l'homme, et c'était ce règne animal ; et au-dessus, comme je l'ai dit, on voyait un règne supérieur, dont les êtres avaient tout au plus un corps éthérique. Pour nous, il y a donc une sorte d'identité (encore que sous une autre forme) entre ce que ma *Science de l'occulte* désigne sous le nom de Hiérarchies supérieures et ce qu'on considérait alors, dans une certaine mesure, comme les ancêtres de l'être humain.

Ce qui est essentiel, c'est qu'en ce temps-là, ces entités – Anges, Archanges, Archées – avaient une forme qui ne les destinait pas à être libres au sens où les hommes parlent aujourd'hui de liberté. L'expérience qu'ils faisaient de leur volonté les eût empêchés d'avoir le sentiment particulier qui nous fait dire que nous voulons quelque chose d'arbitraire. Ces êtres n'avaient aucun vouloir arbitraire : ils voulaient la volonté divine qui se déversait en eux. Leur volonté était entièrement enclose dans la volonté divine. Au-dessus d'eux, il y avait – il y a – des êtres divins dont les rapports réciproques expriment et signifient la direction divine de l'univers. Et ces êtres divins supérieurs « voulaient » en quelque sorte par le truchement des esprits inférieurs, ceux des Archanges et des Anges, si bien que ceux-ci voulaient selon la volonté spirituelle divine supérieure. Ainsi donc, les hommes d'autrefois vivaient dans un monde idéal qui les amenait à penser que le moment n'était pas encore arrivé où des êtres destinés à porter en eux un sentiment conscient de leur liberté allaient pouvoir se développer. Dans le plan cosmique prévu par les dieux, ce moment devait apparaître plus tard, à une époque ultérieure. Il y aurait alors en quelque sorte une fraction des esprits enclos dans la volonté divine destinée à acquérir une volonté individuelle libre. Ces choses arriveraient quand les temps seraient révolus.

Je ne cherche pas à décrire aujourd'hui quelque chose que j'aurais déjà plus ou moins l'intention de corroborer du point de vue de l'anthroposophie : cela viendra dans les prochains jours ; ce que je veux décrire, ce sont des images vivantes que nourrissaient encore au XVIII^e siècle certains esprits et des plus éclairés. Ma description se fera sur le mode historique, car seule cette méthode nous permettra de concevoir, d'une manière inédite, dans quelle mesure il serait possible de redonner, sous une autre forme, une vie nouvelle à ces représentations.

Mais, se disaient donc ces hommes, voici ce qui se passa : Parmi les esprits dont la destinée cosmique était en réalité de demeurer au sein de la volonté des dieux, il s'en trouva un certain nombre qui voulurent dissocier leur volonté, s'émanciper de la volonté divine. Poussées par un orgueil surhumain, certaines entités se révoltèrent, parce qu'elles voulaient disposer d'une volonté libre avant le temps prévu pour la maturation de la volonté. À l'idée qu'on se faisait de la plus importante de ces entités, de leur chef, on donna par la suite la forme du Dragon que combat Michaël, ce Michaël qui, lui, est resté dans les hauteurs, dans le royaume des esprits désireux de continuer à exercer leur volonté selon la volonté spirituelle divine souveraine.

La fidélité de Michaël à la volonté des esprits divins engendra en lui l'impulsion d'agir d'une manière juste envers l'être qui s'est emparé prématurément, si je puis dire, de la liberté. Car les entités de la Hiérarchie des Archanges, des Anges, des Archées, n'avaient alors tout simplement pas les formes adéquates, appropriées à un être doué d'une volonté libre, émancipée de la volonté divine, comme esquissé ci-dessus. Ce n'est que plus tard, au cours de l'évolution du monde, que cette forme devait apparaître – et c'était la forme humaine. Mais à l'époque où toutes ces choses se sont passées, la forme humaine était une impossibilité cosmique ; les formes animales supérieures étaient, elles aussi, encore impossibles : seules pouvaient exister les formes animales inférieures que j'ai évoquées précédemment. Il fallait donc qu'apparaisse une forme en quelque sorte antinomique par rapport au cosmos. Il fallait que dans ce moule fût coulé l'esprit rebelle, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il ne pouvait être question ni d'une des formes animales destinées à apparaître plus tard, ni d'une des formes déjà existantes dans la matière en quelque sorte molle qui existait alors. Il fallait que ce soit une forme animale différente des formes animales possibles dans le monde physique, et néanmoins semblable à un animal, du fait qu'elle devait être l'expression d'une contradiction cosmique. Il n'y avait alors qu'une seule forme à pouvoir être créée à partir des données de cette lointaine époque, et cette forme, c'est la forme de Dragon.

Bien entendu, les interprétations – picturales ou autres – qu'on a pu en donner varient en fonction de l'image que les uns et les autres s'en sont faite ; les représentations en seront plus ou moins pertinentes, voire totalement inadéquates, selon la qualité du discernement dont disposait l'artiste pour avoir une image intérieure capable de refléter une entité rebelle. Ce qui est certain, c'est que cette forme n'existe pas dans la série de celles qui se sont réalisées sur le plan physique, tout au long de l'échelle animale jusqu'à l'être humain. Il fallait qu'elle reste suprasensible. Mais elle ne pouvait pas pour autant exister dans la sphère des Hiérarchies supérieures, les Archanges, les Anges, etc. ; il fallait en quelque sorte la transférer du côté des formes qui deviendraient réalisables au cours de l'évolution physique. C'est cela, la chute du Dragon, qui est précipité du ciel sur la terre. Et ce fut le fait de Michaël : il fit que cet être prit une forme supra-animale, suprasensible, et pourtant intolérable dans la sphère suprasensible, car toute suprasensible qu'elle est, elle est incompatible avec la sphère du suprasensible – sa demeure d'avant sa rébellion. Ainsi donc cette forme fut transférée dans le monde physique tout en restant supra-physique, suprasensible.

Elle vécut désormais dans la sphère où se trouvent les minéraux, les plantes, les animaux – dans ce qui devint la terre. Mais contrairement aux autres animaux, elle est restée invisible pour les hommes. Lorsque l'œil de l'âme se tourne vers les hauteurs, vers les mondes supérieurs pour ainsi dire prévus par le plan cosmique correspondant, ses visions imaginatives lui montrent les entités des Hiérarchies supérieures. Lorsque l'œil physique se tourne vers le monde physique, il voit toutes les choses créées dans les différents règnes de la nature, jusques et y

compris la forme physique sensible de l'homme. Mais lorsque l'œil de l'âme se tourne vers le contenu de la nature physique, il voit cette forme, contradictoire en soi, de l'adversaire, de celui qui est animal tout en ne l'étant pas, qui vit dans le monde visible tout en y étant invisible lui-même : il voit la forme du Dragon. Et dans toute la genèse du Dragon, les hommes de jadis voyaient l'acte de Michaël, qui avait gardé dans le royaume de l'esprit la forme adaptée au règne de l'esprit.

Puis apparut la terre, et avec elle apparut l'homme, qui était prévu pour être en quelque sorte un être double. Avec l'une des parties de son être, la moitié psychospirituelle, il devait toucher le monde dit suprasensible, céleste ; avec l'autre partie, la moitié physique-éthérique, il devait appartenir à la nature qui apparut sous la forme manifestée d'un nouveau corps cosmique, la terre, devenue la demeure de l'esprit rebelle, de l'adversaire. C'est là que l'homme devait apparaître. C'était lui, l'être qui, conformément au décret originel, fondement de toute chose, appartient à ce monde. L'homme était à sa place sur la terre, mais non pas le Dragon : le Dragon a été déporté sur la terre.

Réfléchissez maintenant à ce que l'homme trouva sur cette terre qui fut créée en même temps que lui. Il trouva une nature extérieure, fruit de règnes naturels antérieurs, dont l'évolution vint culminer dans les règnes minéral, végétal, animal actuels, jusqu'à trouver son apogée dans la forme physique humaine. Voilà ce qu'il trouva ; on pourrait aussi bien dire qu'il rencontra ce que nous appelons communément la nature extérieure à l'homme. Qu'était-ce que cette nature ? Elle était ce qu'elle est encore aujourd'hui : le prolongement des intentions que les puissances créatrices les plus hautes avaient mises dans leur plan de l'évolution continue du monde. Voilà pourquoi, tout en ressentant ces choses dans son cœur (*Gemüt*), l'homme peut regarder la nature extérieure, les minéraux et tout ce qui concerne le monde minéral, les formes merveilleuses des cristaux, les montagnes, les nuages, toutes les autres formes ; et cette nature extérieure, il la voit sans vie, dans son état de mort, pour ainsi dire.

Mais il regarde cette nature inanimée comme un produit laissé par un monde antérieur divin dont il faisait jadis partie, semblable en cela (quoiqu'en un sens différent) au cadavre humain que l'homme vivant abandonne dans la mort. Ce cadavre humain, ce n'est certes pas quelque chose qui peut d'emblée faire une impression positive sur l'être humain ; il n'en est pas moins légitime de considérer ce qui est, en un sens, aussi cadavre divin, mais cadavre sur un plan supérieur et apparu dans le monde minéral, comme quelque chose dont la forme, la structure, est un reflet du divin primordial, amorphe et plein de vie. Les règnes supérieurs de la nature, créés par la suite, apparaissent alors comme un reflet ultérieur de ce divin amorphe des origines. L'homme peut donc contempler autour de lui la nature tout entière et en avoir le sentiment que cette nature extérieure est un miroir du divin dans le monde.

Et voyez-vous, ce sentiment, c'est celui que le naturel (*Gemüt*) humain doit avoir de la nature. De manière toute naïve, sans le truchement de spéculations,

l'homme doit être capable d'éprouver de la joie, de la sympathie à la vue de tel ou tel fait naturel, d'éprouver peut-être même une allégresse, une jubilation intérieure devant la nature créatrice telle qu'elle se manifeste dans l'éclosion des bourgeons et des fleurs. Il ne sait pas exactement ce qu'il en est de cette jubilation, de cet enthousiasme, de cette joie débordante que lui inspire la nature ; et c'est précisément cela qui devrait éveiller dans les profondeurs de son être le sentiment d'une parenté intime entre son naturel (*Gemüt*) et cette nature, à tel point qu'il puisse se dire – encore que le sentiment n'en soit que vaguement conscient : Tout cela, ce sont les dieux qui l'ont sorti d'eux-mêmes et qui l'ont mis dans le monde comme un miroir d'eux-mêmes ; et ces dieux sont aussi ceux dont mon naturel (*Gemüt*) est issu, ce sont ceux dont je proviens moi-même par une autre voie. Au fond, toute cette exultation intérieure, cette joie devant la nature, tout ce qui est écho intérieur d'une participation vivante à la vigoureuse fraîcheur de la nature et se traduit par un merveilleux sentiment de délivrance, tout cela devrait s'accorder au sentiment de parenté du naturel (*Gemüt*) humain avec ce qui, dans la nature extérieure, est le miroir vivant des dieux.

Mais voilà : l'homme doit à son degré d'évolution d'absorber la nature par l'alimentation, par la respiration et – bien qu'il s'agisse alors d'un processus spirituel – par la contemplation, la perception sensorielle. L'être humain a donc un triple mode d'absorption de la nature extérieure : il se nourrit, il respire, il perçoit. Et c'est ce qui fait de lui un être double. Par son entité psycho-spirituelle, il est apparenté aux entités des Hiérarchies supérieures ; et il est obligé de tirer de la nature extérieure existante de quoi former l'autre partie de son être. Cela, il l'absorbe. Et de ce fait, ce qui devient pour lui nourriture, stimulus respiratoire, voire élément du processus éthérique si subtil de la perception, cela va poursuivre en lui les processus observables dans la nature extérieure. Sous quelle forme ? Celle d'instincts, de pulsions, de convoitise animale – celle de toute l'animalité qui remonte des profondeurs de la nature humaine.

Voyons cela de plus près. Là dehors, nous avons les cristaux avec leurs formes merveilleuses, les masses minérales qui s'élèvent en montagnes gigantesques, les masses minérales vives qui, sous une forme liquide, se répandent sur la terre de mille et une façons ; il y a la substance et la nature germinative des végétaux, douées d'une force formatrice supérieure ; il y a l'infinie variété des formes animales, et enfin la forme physique humaine elle-même. Tout ce qui est là, dans la nature extérieure, est miroir de la divinité ; au fond, nous en avons là, sans plus, le pur reflet. Ce reflet, il suffit de le comprendre. Dans un premier temps, il reste incompréhensible pour l'intellect humain ; seul l'organe du cœur (*Gemüt*) peut le comprendre, comme nous le verrons dans les prochaines conférences. Mais lorsque l'homme le comprend vraiment avec son cœur (*Gemüt*) – et c'est bien ce qu'il faisait à l'époque lointaine dont je parle aujourd'hui –, il y voit le miroir de la divinité. Mais ce qu'il voit alors dans la nature extérieure, c'est ce qui vit dans les sels, les plantes, les matières d'origine animale qui vont ensuite entrer dans son corps, et il observe ce qui jaillit dans le vert innocent des plantes, même dans ce

qu'il y a encore d'animalité naïve dans le corps d'une bête. Tout cela, l'homme le perçoit maintenant, lorsqu'il regarde son propre for intérieur, et il le voit prendre la forme d'un bouillonnement de passions, d'appétits bestiaux, d'instincts animaux ; il voit ce que devient la nature en lui.

Ce sentiment-là existait encore au XVIII^e siècle chez un bon nombre d'hommes, et des plus éclairés. Ils avaient encore un sentiment vivant de la différence entre la nature extérieure et la nature transformée par l'homme qui s'en nourrit, qui la respire, qui la perçoit. Ils avaient un sentiment très juste de la différence entre la naïveté de la nature extérieure perceptible aux sens, et le jaillissement intérieur de la sensualité humaine ; et cette différence était encore une évidence vivante, merveilleusement précise, pour un grand nombre d'hommes qui, au XVIII^e siècle, se donnèrent et donnèrent à leurs disciples une description de la nature et de l'homme, et de leur implication dans le combat entre Michaël et le Dragon.

Nous avons donc, au XVIII^e siècle encore, l'homme dont le regard de l'âme voit cette polarité de contraires : la nature extérieure dans l'innocence de ses éléments, la nature à l'intérieur de l'homme dans sa corruption ; et voici le moment de nous rappeler le Dragon que Michaël a relégué dans ce monde de la nature, parce qu'il ne l'a pas trouvé digne de rester dans le monde de la spiritualité. Dans le monde extérieur des minéraux, des végétaux, des animaux même, ce Dragon, dont la structure contredit la nature, n'a pris la forme d'aucun des êtres de la nature. Il a pris cette forme du Dragon si fantastique aux yeux d'un si grand nombre de nos contemporains, et condamnée à rester dans le suprasensible. Tout lui reste interdit, le minéral, la plante, l'animal, le corps physique de l'homme, tout – à l'exception de ce qu'est devenue, dans ce corps physique humain, la nature extérieure innocente : cette vie tumultueuse prenant forme de faute. Et ainsi, nombreux étaient encore au XVIII^e siècle les hommes qui se disaient : Et le Dragon, le vieux Serpent, fut précipité des cieux sur la terre. Il n'y avait là pour lui d'abord pas de demeure. Il érigea alors son bastion dans l'être de l'homme, et le voilà maintenant retranché dans la nature humaine.

On peut donc dire qu'en ce temps-là cette puissante image de Michaël et du Dragon apportait encore à l'homme un élément de connaissance de lui-même. Une anthroposophie appropriée au XVIII^e siècle aurait eu pour tâche d'expliquer que l'absorption de la nature extérieure par l'alimentation, la respiration, la perception, construit en l'homme la demeure du Dragon. Le Dragon habite dans la nature humaine. C'était là une telle évidence pour le tempérament (*Gemüt*) du XVIII^e siècle qu'on pourrait facilement imaginer des hommes de cette époque envoyant quelque être clairvoyant sur une autre planète, avec la mission de dessiner une image de la terre. Quelle image aurait-on obtenue ? On aurait vu d'une part tout ce qui vit dans le monde minéral, végétal, animal, bref, tout ce qui n'est pas l'homme, sans la moindre trace du Dragon ; par contre, on aurait vu le Dragon se lovant dans l'animalité humaine, ayant donc bel et bien une nature terrestre.

Mais il faut bien voir que la situation des hommes du XVIII^e siècle était toute différente de celle qui existait à l'origine, à l'époque pré-humaine, et dont elle était issue. En ces temps-là, le combat de Michaël avec le Dragon se déroulait ailleurs, dans le monde objectif extérieur, en quelque sorte. Mais ces temps-là étaient révolus ; le Dragon avait disparu du monde extérieur. Ce Dragon, où était-il maintenant, où fallait-il le chercher ? Sur la terre, partout où il y a des hommes ! C'est là qu'il était. Si donc Michaël voulait maintenant poursuivre la mission dont le champ était jadis, à l'époque pré-humaine, la nature objective, sa tâche étant d'y vaincre le Dragon en tant que monstre cosmique, il fallait qu'il mène dorénavant sa lutte à l'intérieur de l'homme : cela se passa dans des temps très lointains, presque dans la nuit des temps, et dura jusqu'au XVIII^e siècle, précisément. Mais ceux qui en parlaient savaient que c'était un événement autrefois cosmique qu'ils voyaient maintenant se dérouler en l'homme. Regardez en arrière, disaient-ils, vers la nuit des temps, et imaginez le combat où Michaël précipita le Dragon du haut des cieux sur la terre ; cela se passait dans des mondes où l'homme est absent. Regardez maintenant les temps plus récents, et représentez-vous l'arrivée de l'homme sur la terre, la manière dont il absorbe la nature extérieure et la transforme, offrant ainsi au Dragon la possibilité d'en prendre possession. À partir de ce moment-là, c'est nécessairement sur la terre que se poursuit le combat de Michaël avec le Dragon.

Cette manière d'exprimer sa pensée n'avait rien du mode abstrait qu'affectionne tant le langage actuel. On aime de nos jours s'en référer à des pensées aussi étriquées que possible pour expliquer les choses. Bon, dit-on, les hommes situaient autrefois dans le monde extérieur un événement tel que le combat de Michaël avec le Dragon. Au cours de l'évolution, l'humanité s'est intériorisée, c'est pourquoi un événement de ce type n'est plus possible qu'intérieurement. – Point n'est besoin, en vérité, d'envier ceux que cela ne gêne point d'en rester à de telles abstractions, mais il faut bien dire que ces personnes passent totalement à côté de l'évolution historique et cosmique des pensées humaines. Car ce qui s'est passé, c'est ce que je viens de décrire : la lutte cosmique extérieure entre Michaël et le Dragon se transporta à l'intérieur de l'être humain, parce que c'était là le seul endroit où il y avait de la place pour le Dragon.

Or une des conséquences de ce transfert fut que la germination de la liberté humaine se greffa sur le problème de Michaël ; en effet, si la lutte s'était poursuivie à l'intérieur de l'homme d'une manière identique à celle dont elle se déroulait jadis à l'extérieur, l'homme serait devenu purement et simplement un automate. Vu de l'extérieur, sous la forme, pourrait-on dire, d'une abstraction, ce transfert fit du combat extérieur un combat intérieur entre l'homme supérieur et l'homme inférieur. Mais pour la conscience humaine, la seule forme que pouvait prendre ce combat amenait les hommes à lever les yeux vers les mondes spirituels pour y chercher Michaël. Au fond, il existait encore au XVIII^e siècle de nombreuses instructions qui toutes revenaient à leur indiquer le moyen de se rendre dans la sphère de Michaël, afin d'y trouver, en même temps que la force de Michaël, l'aide

dont ils avaient besoin pour lutter contre le Dragon qui habitait leur propre animalité.

Quelle image un peintre par exemple aurait-il pu donner de l'homme qui, au XVIII^e siècle, plongeait son regard dans les profondeurs de la vie de l'esprit ? Extérieurement, la forme humaine ; dans la partie inférieure, animale, le Dragon se lovant, s'enroulant en incluant le cœur lui-même. Mais alors, par derrière, en quelque sorte – car c'est avec son occiput que l'homme perçoit les choses supérieures –, il y aurait eu la forme cosmique extérieure de Michaël, beaucoup plus grande que lui, rayonnante, conservant sa nature cosmique, mais en projetant l'image au sein de la nature supérieure de l'homme, de façon que le corps éthérique de l'homme reflète une image éthérique de la forme cosmique de Michaël. Et enfin, on aurait vu apparaître dans cette tête humaine – mais opérant vers le bas, jusque dans le cœur – la force de Michaël, écrasant le Dragon, dont le sang ruisselle alors vers le bas, du cœur de l'homme jusque dans ses membres. Telle était l'image du combat intérieur de Michaël et du Dragon qu'au XVIII^e siècle de nombreux hommes portaient encore en eux. En même temps, cette image faisait sentir à de nombreuses personnes que leur tâche – à savoir, comme on disait alors, triompher de l'inférieur à l'aide du supérieur –, était possible avec l'aide de la force de Michaël, qui était pour chaque homme une nécessité vitale.

L'intellect retient la théorie de Kant-Laplace, voit sa nébuleuse originelle, une nébuleuse spirale peut-être, il voit les planètes qui s'en détachent, laissant apparaître le soleil en leur centre ; sur l'une de ces planètes apparaissent peu à peu les règnes de la nature, puis l'être humain. Lorsqu'il anticipe ensuite l'avenir, il voit tout cela faire retour à l'immense cimetière de l'état de nature. L'intellect est incapable de penser autrement. Et vu que cet intellect a été de plus en plus reconnu comme le souverain absolu de la connaissance humaine, l'humanité en général s'est peu à peu ralliée à la conception actuelle du monde. Mais chez les personnes que je viens d'évoquer, ce qui agissait, c'était, si je puis dire, l'œil de la conscience affective (*Gemüt*). L'intellect permet à l'homme de s'isoler du monde, car chacun a sa propre tête, ses propres pensées. L'affectivité (*Gemüt*), elle, ne le permet pas, car l'affectivité (*Gemüt*) est liée non pas à la tête, mais au système rythmique de l'homme. L'air que j'ai actuellement en moi n'y était pas l'instant d'avant, c'était encore l'air de tout le monde, ce qu'il redeviendra lorsque je l'expirerai.

Seule la tête fait de l'homme un ermite sur la terre. Même en ce qui concerne les organes, le support physique de son affectivité (*Gemüt*), l'homme n'est pas isolé de la même manière : il appartient en fait à l'ensemble du cosmos, il n'est qu'une parcelle du cosmos. Mais le cœur (*Gemüt*) a peu à peu perdu la vue, et seule la tête est devenue voyante. Or, laissée à elle-même, la tête ne développe que l'intellectualité, elle isole l'être humain. Lorsque l'homme voyait encore avec son cœur (*Gemüt*) et qu'il regardait le cosmos, il n'y projetait pas des idées abstraites pour l'interpréter, pour l'expliquer ; mais c'étaient encore des images grandioses qui lui permettaient d'y voir clair, par exemple l'image du combat de Michaël avec

le Dragon. Cet homme voyait alors quelque chose qui vivait dans son être, sa nature propre, et qui s'était formé à partir du cosmos, selon le processus que j'ai décrit précédemment. Il voyait alors le combat extérieur de Michaël dans le cosmos s'intérioriser et prendre vie dans l'homme, dans *l'anthropos*. Il voyait la cosmosophie devenant anthroposophie.

Ainsi donc, lorsque nous nous tournons vers une conception du monde maintenant désuète, ce sont des images que nous trouvons partout à la place de ces pensées abstraites dont l'intellectualité nous glace et nous dessèche et nous donne des frissons ; et parmi ces images, l'une des plus grandioses est celle de Michaël combattant le Dragon, Michaël, qui a d'abord précipité le Dragon sur la terre où il a pu faire de l'homme son retranchement, sa forteresse. Michaël devint alors l'adversaire du Dragon à l'intérieur de l'homme, comme je viens de le décrire. Dans l'image que j'ai évoquée devant vos âmes, Michaël, l'être cosmique, se tient derrière l'homme. En l'homme vit une empreinte éthérique de Michaël, et c'est elle qui mène en lui le vrai combat ; c'est là le garant de la liberté future que l'homme pourra peu à peu conquérir ; car ce n'est pas Michaël lui-même qui mène le combat, mais l'engagement fervent de l'homme, et l'image de Michaël que cet engagement suscite. Dans le Michaël cosmique continue à vivre l'être vers qui l'homme peut lever les yeux, celui qui a engagé le combat cosmique originel contre le Dragon.

En vérité, ce n'est pas seulement sur la terre qu'il se passe quelque chose. Au fond, l'homme reste incapable de s'expliquer les événements terrestres tant qu'il ne peut y voir les images d'événements se déroulant dans le monde suprasensible et qui en sont la cause. Ainsi arriva-t-il que, peu avant les débuts de notre époque actuelle, un fait michaélique eut lieu dans le monde suprasensible ; et cet acte de Michaël, je voudrais le caractériser de la manière qui va suivre. Je ne pourrai pas faire autrement que d'user d'un langage dit anthropomorphique et, à ce titre, fort mal vu de nos jours ; mais comment faire pour le raconter ? Je n'ai pas d'autre moyen que les mots humains pour décrire ce qui se passe dans le monde suprasensible.

L'époque où Michaël précipita le Dragon sur la terre, on la situait très loin en arrière : c'était l'époque pré-humaine. Mais ensuite, l'homme apparut sur la terre, et c'est alors qu'arriva ce que j'ai décrit : l'intériorisation progressive du combat de Michaël avec le Dragon. Et c'est précisément vers la fin du XIX^e siècle que Michaël put dire : Voici que l'image s'est suffisamment condensée en l'homme pour qu'il puisse en prendre intérieurement conscience, pour qu'il puisse dorénavant appréhender le vainqueur du Dragon dans l'intimité de son âme (*Gemüt*), du moins en avoir une image plus ou moins floue. – Dans l'évolution de l'humanité, le dernier tiers du XIX^e siècle est d'une portée véritablement exceptionnelle. Jadis, l'homme n'avait en lui qu'une image ténue de Michaël ; puis celle-ci se condensa de plus en plus. Et quand vint le dernier tiers du XIX^e siècle, elle était comme suit. Autrefois le Dragon suprasensible et invisible exerçait sa puissance dans les pulsions, les instincts, les désirs, les appétits animaux de l'être humain ; pour la

conscience ordinaire, il reste imperceptible, il vit dans la nature animale de l'homme. Mais il y vit pour de bon, il y déploie son énergie ; il excite l'homme, le pousse vers une condition sous-humaine, il vit dans tout ce qui veut faire déchoir l'être humain. Et il en était ainsi que Michaël intervenait toujours lui-même dans la nature humaine, de façon que les hommes ne tombent pas trop bas.

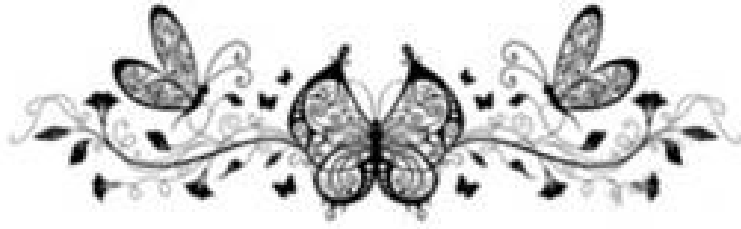
Mais quand vint le dernier tiers du XIX^e siècle, l'image de Michaël était devenue si forte en l'homme qu'il dépendait dorénavant pour ainsi dire de sa bonne volonté que, élevant ses sentiments, il se hausse consciemment vers l'image de Michaël ; de cette façon, il pourrait d'une part avoir comme un sentiment obscur de l'image du Dragon, et d'autre part, dans sa contemplation spirituelle, mais pourtant aussi déjà dans son état de conscience ordinaire, la forme rayonnante de Michaël pourrait lui apparaître en une vision de l'âme. L'homme peut donc se trouver confronté au contenu de sa conscience affective (*Gemüt*) et se dire : Là opère en moi la force du Dragon, qui veut m'entraîner vers le bas ; je ne la vois pas, je la sens comme ce qui veut me faire déchoir. Mais je vois en esprit l'Ange radieux, dont la mission cosmique a toujours été de vaincre le Dragon. Je concentre mon cœur (*Gemüt*) sur cette forme de lumière, je laisse sa lumière irradier mon cœur (*Gemüt*). Alors, rempli de lumière et de chaleur, mon cœur (*Gemüt*) sera le porteur de la force de Michaël et, libre dans son initiative, l'homme sera capable, grâce à son alliance avec Michaël, de vaincre le Dragon dans son être inférieur.

Si l'on voyait se répandre dans les cercles les plus larges la bonne volonté nécessaire pour élever cette évocation au point de la transformer en force religieuse, l'imprimant ainsi dans le tempérament (*Gemüt*) de chacun, la vie actuelle serait délivrée des idées veules et ternes – réformistes et autres – qui sont aujourd'hui monnaie courante ; nous aurions alors quelque chose qui pourrait saisir intérieurement l'homme tout entier, du fait même de son aptitude à s'inscrire dans le tempérament (*Gemüt*) vivant, ce tempérament (*Gemüt*) vivant qui, à partir du moment où il prend véritablement vie, devient aussi capable d'entrer dans un rapport vivant avec le cosmos tout entier. Alors, les pensées lumineuses de Michaël seraient les hérauts du retour de l'être humain dans le monde suprasensible. La rigueur scientifique d'une contemplation connaissante pourrait s'intérioriser et s'approfondir pour se faire religieuse. Et l'homme, par là, serait préparé pour les fêtes de l'année, ces fêtes dont il ne lui reste plus qu'une faible lueur de compréhension – encore qu'il faille se réjouir de ce vestige du passé, aussi ténu soit-il –, il serait préparé à célébrer en pleine conscience la fête que le calendrier place à la fin de septembre, au début de l'automne : la fête de Michaël.

Cette fête ne retrouvera pas de sens avant que nous soyons capables d'avoir devant les yeux de l'âme une telle vision, une vision pleine de vie. Cette capacité d'en avoir une expérience intérieure vivante et d'en faire une impulsion sociale instinctive pour les temps présents, voilà – car ces impulsions viennent directement du monde spirituel –, voilà qui pourrait faire de cette fête de Michaël le couronnement, en fait, même, l'impulsion initiale de toutes les impulsions dont

nous avons besoin pour trouver une issue hors de la décadence où nous sommes, pour ajouter à tous les beaux discours pleins d'idéaux quelque chose qui ne soit pas sorti de la tête ou de la poitrine humaine : un idéal qui soit un message du cosmos.

Et de même que nous sentons la fête de Pâques dans le bourgeonnement et l'éclosion printaniers, nous serions alors capables de sentir dans la chute des feuilles, le mûrissement des fruits, le froid des premières gelées, les préparatifs de la nature pour sa mort hivernale, la montée du spirituel auquel il faut que l'homme se lie. Devenus citoyens du cosmos, nous serions en état d'apporter des impulsions dans la vie ; et parce que ces impulsions ne sont pas des pensées abstraites, elles ne seront pas, comme les pensées abstraites habituelles, inopérantes : elles prouveront au contraire leur efficacité immédiate. La vie ne retrouvera pas de substance d'âme tant que nous ne serons pas capables de cultiver dans notre cœur (*Gemüt*) des impulsions venant du cosmos. Nous y reviendrons dans notre prochaine conférence.



DEUXIÈME CONFÉRENCE

Vienne, 28 septembre 1923

Vous aurez certainement senti que ce que j'ai pu vous dire hier, à la fin de la conférence, sur l'image qu'on se faisait jadis du combat de Michaël avec le Dragon, était une allusion à la nécessité, pour notre époque, de redonner une vie nouvelle aux éléments d'une certaine conception du monde que cette image gigantesque contenait jadis, et assez récemment encore, aux yeux de l'humanité. J'ai pu en effet signaler hier à plusieurs reprises la présence encore vivante de cette représentation en de nombreuses âmes au XVIII^e siècle. Dans les conférences à venir, je vous parlerai de ce qui, puisé à l'Esprit du temps présent, à partir d'un point de vue véritablement spirituel, peut et doit permettre de revivifier cette représentation ; mais il est nécessaire que je commence par intercaler, un peu comme un épisode, une considération d'anthroposophie plus générale. Il en résultera des indications sur la manière de redonner vie à la représentation en question, de façon qu'elle puisse redevenir une véritable force dans le penser, le sentir, et le faire des hommes.

Observons notre relation actuelle avec la nature et l'univers, et essayons de la comparer avec le plus d'objectivité possible avec celle qu'avaient les hommes d'autrefois ; et nous verrons que l'homme est au fond devenu un véritable ermite face aux puissances cosmiques – un ermite dans la mesure où, avec sa naissance qui l'introduit dans l'existence physique, il perd maintenant la mémoire de sa vie prénatale, cette mémoire qui était jadis véritablement commune à toute l'humanité. Pendant la période de notre vie où nous ne réussissons plus qu'à acquérir l'usage des forces de la raison et de la mémoire – et c'est l'époque à laquelle remontent nos souvenirs de cette vie terrestre –, les hommes d'autrefois faisaient une tout autre expérience ; l'humanité en était encore à des stades antérieurs de son évolution ; tous les hommes connaissaient alors l'illumination d'un véritable souvenir, d'une authentique vision rétrospective d'événements qui avaient précédé leur naissance, qu'ils avaient traversés en tant qu'êtres d'âme et d'esprit avant de s'incarner sur la terre. Nous avons là le premier facteur à faire de l'homme d'aujourd'hui une sorte d'ermite de l'univers : il n'est pas conscient de la nature du lien qui rattache son existence terrestre à une existence spirituelle.

Et voici le second : l'homme actuel dirige bien son regard vers les vastes espaces cosmiques, il observe les formes extérieures des étoiles et des constellations, mais il a perdu intérieurement tout lien spirituel avec le spirituel du cosmos. On peut

encore aller plus loin. L'homme actuel observe les règnes de la nature qui forment son milieu terrestre, il voit la beauté des plantes dans leur infinie variété, les proportions gigantesques des montagnes, les mouvements des nuages, etc. ; mais là aussi, il ne peut faire autrement que de se limiter à ce qui fait impression sur ses sens ; bien plus, il n'est pas rare qu'il ait peur de perdre sa vision naïve de la nature lorsque lui vient un sentiment plus intime, plus profond de son lien avec l'immensité de la nature. Il est évident que cette phase de l'évolution humaine était indispensable à l'homme, indispensable au développement d'une conscience de la liberté, du sentiment de la liberté, à l'acquisition d'une pleine conscience de soi, de cette fermeté intérieure qui permet au Moi d'atteindre en l'homme sa vigoureuse verticalité ; en d'autres termes, cette solitude d'ermite dans l'univers était absolument indispensable ; mais il n'en reste pas moins qu'il ne doit s'agir que d'une phase transitoire, menant vers une époque toute différente, où l'homme doit retrouver le chemin du spirituel qui sous-tend toute chose et tout être. Et ce qui doit permettre ce retour au spirituel, c'est précisément la force qui peut venir à l'homme qui saisit dans son sens juste l'idée de Michaël sous sa forme vraie, celle qu'elle doit prendre à notre époque.

Notre activité mentale, la vie du cœur (*Gemüt*), notre action aussi ont besoin d'être imprégnées de l'impulsion de Michaël. L'on entend certes dire qu'il faut ressusciter la célébration de la Saint-Michel, que le moment est venu d'ajouter aux grandes fêtes de l'année celle de la Saint-Michel : il est bien évident que cela ne suffit pas ! – Et quand on dit alors : « Allons-y ! on va célébrer la Saint-Michel ! », on n'a pas fait grand'chose. – Si l'anthroposophie doit atteindre le but qui est véritablement le sien, la superficialité en vogue dans le monde actuel n'est évidemment pas de mise, surtout pas lorsque c'est d'une initiative anthroposophique qu'il s'agit. Tout ce qu'engendre le monde anthroposophique, il faut que cela se fasse avec le plus grand sérieux. Et pour nous familiariser un peu avec ce que doit être ce sérieux, je voudrais vous inviter à regarder comment les fêtes – si vivantes autrefois, si blafardes aujourd'hui – sont apparues dans l'évolution de l'humanité.

Croyez-vous que la fête de Noël, ou celle de Pâques, soit issue de la décision de quelques personnes qui auraient eu l'idée de célébrer une fête à un moment donné de l'année, et auraient pris les dispositions nécessaires à la réalisation de leur projet ? Bien sûr que non. Pour que l'humanité adopte une fête comme celle de Noël, il a bien fallu que naisse le Christ Jésus, que ce fait réel, historique et cosmique, ait lieu dans l'évolution de la terre, il a fallu qu'un événement capital se produise. Et la fête de Pâques ? Elle n'aurait jamais eu le moindre sens si elle n'était pas la commémoration de ce qui fut accompli par le Mystère du Golgotha, si cet événement n'était pas intervenu dans l'évolution humaine de manière aussi décisive pour l'histoire de la terre. Ces fêtes sont devenues exsangues : on n'a plus guère le sentiment du sérieux de Noël et de Pâques ; et c'est là peut-être un appel à retrouver aussi le sens profond de la naissance du Christ Jésus et du Mystère du Golgotha par des efforts de compréhension plus intenses. Mais ce qu'il faudrait

éviter à tout prix, c'est de s'imaginer qu'il n'y a qu'à instaurer la Saint-Michel en automne : on ne ferait qu'ajouter, et d'une manière tout aussi superficielle, une fête de plus à celles qui existent déjà.

Ce qui est nécessaire, c'est quelque chose de réel, qui soit véritablement là, et qui joue – encore qu'à un degré moindre, peut-être – un rôle aussi décisif dans l'évolution de l'humanité que tous les événements qui ont précédemment donné lieu à des fêtes. Il faut absolument que soit rendue possible une Saint-Michel que l'on célèbre avec le plus grand des sérieux, et c'est du sein du mouvement anthroposophique que doit naître une compréhension pour une telle fête. Pour qu'apparaissent les fêtes de Noël et de Pâques, il a fallu que se produisent des événements extérieurs dans la sphère objective du devenir ; de même, il faut maintenant qu'une transformation radicale se produise, mais cette fois-ci dans l'être intérieur des hommes, des hommes qui en prennent la ferme décision. Il faut que l'anthroposophie devienne une expérience vivante qui saisisse l'homme en profondeur, une expérience dont il puisse réellement parler d'une manière analogue à celle que peut lui donner toute la force contenue dans la naissance du Christ Jésus, dans le Mystère du Golgotha. Il se peut, je l'ai dit, qu'il y ait une différence de degré dans le cas de la Saint-Michel ; il n'en reste pas moins que quelque chose d'analogue, dont la force soit capable de transformer les âmes, doit surgir du mouvement anthroposophique. Oui, voilà ce que l'on souhaite : que vienne à l'anthroposophie la force de transformer les âmes. Et cela n'arrivera que si le contenu de son enseignement, si j'ose dire, devient réellement expérience vécue.

Nous allons aujourd'hui placer devant nos âmes quelques éléments des expériences que l'anthroposophie rend accessibles à l'homme intérieur. Vous savez que, dans la vie de l'âme humaine, nous distinguons le penser, le sentir et le vouloir, et que, notamment dans le domaine du sentir, nous parlons du cœur (*Gemüt*) humain. Notre penser nous semble froid, sec, prosaïque, et c'est comme être rongé spirituellement que d'avoir des pensées qui deviennent dans l'âme des abstractions auxquelles on est incapable d'infuser la chaleur, l'enthousiasme du sentir. Pour qu'un être humain nous paraisse bien vivant, plein de cœur (*Gemüt*), il faut que les pensées qu'il nous communique nous apportent un peu de la chaleur intérieure de son cœur (*Gemüt*). Au fond, ce n'est pas parce que quelqu'un agit comme il faut et comme il le doit envers moi ou envers le monde que j'entre vraiment en contact avec lui ; le contact d'homme à homme s'établit lorsque les actions humaines manifestent à mes yeux leur source : l'enthousiasme d'un cœur, la chaleur, l'amour de la nature et de toute créature. On pourrait donc dire que le cœur, l'organe affectif (*Gemüt*) humain, habite en quelque sorte au centre de la vie de l'âme.

Mais si de leur côté le penser et le vouloir ont pris un caractère particulier du fait que l'homme est devenu un ermite dans le cosmos, il n'en reste pas moins que c'est le cœur (*Gemüt*) humain qui a été le plus marqué par cette isolation cosmique. Le penser pourra se représenter la perfection de ses calculs sur

l'univers, voire se délecter de leur subtilité exquise, mais il n'a au fond pas la moindre perception de la distance qui le sépare de la chaude pulsation de la vie. En ce qui concerne l'action, il n'est peut-être pas rare qu'on soit parfaitement satisfait d'être un homme de devoir, sans plus, et qu'on ne perçoive guère qu'un mode aussi austère réduit la vie à sa demi-mesure. Cette forme de pensée, pas plus que ce mode d'action, n'affecte vraiment l'âme humaine. Par contre, tout ce qui se trouve entre le penser et le vouloir, tout ce qu'englobe le cœur (*Gemüt*) humain, tout cela est extrêmement proche de l'être humain tout entier. Parfois, nous sommes tentés de croire que l'homme actuel est souvent ainsi fait que ce qui doit en réalité élever le cœur (*Gemüt*), le remplir de chaleur et d'enthousiasme, menace de refroidir : mais c'est là une erreur.

Car voilà en fait comment les choses se passent : admettons qu'une expérience vivante ait lieu dans l'intimité consciente d'un homme, et qu'elle puisse être privée (osons le paradoxe) de la vie du cœur (*Gemüt*) : il est évident que cette privation même affecte cet homme d'une manière ou d'une autre. Et si un homme est capable de supporter cela dans son âme, s'il va jusqu'à se contraindre à étouffer son cœur (*Gemüt*) en étouffant son âme, cela ressortira sous une forme ou l'autre, et lui rongera l'être, attaquant jusqu'à son corps physique, minant sa santé, le rendant malade. Combien, parmi les phénomènes actuels de déchéance, sont en rapport avec cette absence de cœur (*Gemüt*), cette indigence du cœur, devenue si commune parmi les hommes ! – Mais où veux-je en venir avec ces idées plutôt générales ? Nous allons le voir en approfondissant nos considérations d'hier.

L'homme qui s'adapte tout simplement à la civilisation actuelle voit les objets du monde extérieur, les perçoit, forme à leur sujet des pensées abstraites ; peut-être est-il même tout heureux, tout content de voir une jolie fleur, une plante majestueuse, et qui sait, s'il a de l'imagination, il en aura peut-être même une certaine image intérieure. Seulement voilà, il n'a pas la moindre idée du lien profond qui existe entre lui et, par exemple, le monde des plantes. Voyez-vous, une conception spirituelle ne peut vraiment pas se contenter de parler d'esprit, et encore d'esprit, et toujours d'esprit ; elle exige qu'on prenne conscience des véritables rapports spirituels qui nous lient aux objets du monde environnant.

Quand on regarde une plante comme on a l'habitude de le faire aujourd'hui, on ne soupçonne même pas qu'elle abrite un être élémentaire, qu'elle cache quelque chose de spirituel, qu'elle contient quelque chose à quoi notre regard, nos représentations abstraites ne sauraient faire justice. Car il n'est pas une seule de ces plantes qui ne cache un être spirituel élémentaire, qui y est comme ensorcelé. Et au fond, regarder correctement une plante, c'est se dire : Voici, dans toute sa beauté, l'enveloppe d'un être spirituel, qui est envoûté là-dedans ; un être relativement insignifiant, certes, par rapport à l'immense échelle cosmique, mais un être intimement lié à l'homme.

Les liens qui relient l'homme au monde sont en réalité si étroits qu'il ne peut faire un pas dans la nature sans en être profondément marqué. Voyez seulement le

lys des champs, qui de semence devient plante et fleur ; il faut, de toutes ses forces, et sans pour autant le personnifier, se représenter que ce lys attend quelque chose. Une fois de plus, et comme c'était le cas pour l'image d'hier, je n'ai que des mots humains pour exprimer ces choses. Il est évident que les mots des hommes ne coïncident pas exactement avec les choses ; ils expriment néanmoins la réalité qu'elles contiennent. Ce lys qui déploie là ses feuilles, et surtout ses fleurs, on peut vraiment dire qu'il attend quelque chose. Il se dit : Des hommes vont passer devant moi et me regarderont, et lorsque viendra le moment où des regards humains en nombre suffisant se seront fixés sur moi, alors – ainsi parle l'esprit du lys – je serai délivré de mon enchantement, et je pourrai reprendre la voie du monde spirituel. – Vous direz bien évidemment qu'il y a beaucoup de lys sur lesquels aucun œil humain ne s'arrête : leur cas est différent, c'est par une autre voie qu'ils seront libérés de leur envoûtement.

Car il en est ainsi que le premier regard humain à se poser sur un lys décrète du destin ultérieur de ce lys : ce sont des yeux humains qui devront le tirer de son enchantement. Le lys entre avec l'homme dans une relation qu'a suscitée l'homme en étant le premier à le regarder. Et nous sommes entourés, partout, de ces esprits élémentaires qui au fond crient vers nous. Ne jetez donc pas de regards aussi abstraits sur les fleurs, supplient-ils, ne vous limitez pas aux images abstraites que vous vous en faites, mais ouvrez un cœur, un *Gemüt* à la vie d'âme et d'esprit qui habite ces fleurs, et qui vous adjure de rompre leur charme. Et l'existence humaine devrait en fait être une libération ininterrompue des êtres élémentaires ensorcelés dans les minéraux, les plantes, et les bêtes.

Cette idée, on peut en ressentir toute la beauté. Mais à l'homme qui en saisit la véritable portée spirituelle, elle révèle sa propre responsabilité vis-à-vis de tout l'univers. Et lorsque l'homme qui vit aujourd'hui, à l'époque où l'objectif culturel est l'épanouissement de la liberté, considère les fleurs comme on le fait couramment, c'est comme s'il touchait du bout des lèvres ce dont il devrait boire à longs traits. Il buvotte quand il élabore des concepts et des idées, alors qu'il devrait boire en s'unissant avec son cœur (*Gemüt*) aux esprits élémentaires des choses et des êtres qui l'entourent.

J'ai dit plus haut qu'il n'était point besoin de penser aux lys sur lesquels aucun regard humain ne se pose, qu'il fallait par contre penser à ceux qui sont vus, car ce sont eux qui ont besoin du lien que, grâce à son cœur (*Gemüt*), l'homme peut établir avec eux. Or donc, c'est du lys que procèdent les choses. Et grande est la diversité, la magnificence, la puissance des effets spirituels qui, procédant des choses de la nature, ne cessent de s'approcher de l'être humain lorsque son chemin le conduit à travers la nature. Celui dont le regard sait pénétrer ces choses voit en fait continuellement l'infinie diversité, l'infinie magnificence de tout ce qui afflue de toutes parts vers l'homme du fait de la spiritualité élémentaire de la nature. Et ce flux le pénètre. Qu'est-ce donc que cet afflux ? J'en ai exposé hier l'aspect extérieur : c'est ce qui, émanant du miroir de la nature extérieure qui reflète le spirituel-divin, ne cesse de se porter vers l'homme sous une forme

spirituelle, et qui est là, présence suprasensible répandue sur la nature.

Seulement voilà (nous reprendrons ces choses de manière plus détaillée, dans une perspective à proprement parler anthroposophique, au cours des jours à venir), la force dont l'homme dispose en premier lieu est celle que j'ai décrite hier comme la force du Dragon, celle que combat Michaël, du Dragon contre lequel Michaël est en lutte. J'ai évoqué la forme du Dragon, qui fait penser à celle d'un animal, ce qui n'empêche que le Dragon est en réalité un être suprasensible, à qui son esprit de révolte a valu d'être repoussé dans le monde sensible, où désormais il demeure. J'ai ajouté que l'homme est devenu sa demeure, parce que la nature extérieure ne peut pas l'être. La nature extérieure, miroir de la spiritualité divine, n'a dans son innocence rien à voir avec le Dragon qui, comme je l'ai décrit hier, s'est installé dans l'être des hommes.

Mais sa nature d'être suprasensible au sein du monde sensible lui permet de détourner sur lui le suprasensible élémentaire qui afflue des vastes espaces de la nature au moment même où ce suprasensible atteint l'homme, et de s'y lier ; alors, au lieu que grâce aux forces de son âme, grâce à son cœur (*Gemüt*), l'homme libère les êtres élémentaires des plantes (par exemple) de leur enchantement, il les lie au Dragon, et permet au Dragon de les entraîner dans sa nature inférieure. En effet, tout ce qui vit dans l'univers suit le cours d'une évolution, suivant en cela les voies les plus diverses. Et les êtres élémentaires qui vivent dans les minéraux, les plantes et les bêtes, doivent évoluer vers une existence supérieure à celles qu'ils mènent actuellement dans leurs règnes respectifs. Et cela, ils ne peuvent le faire qu'en passant par l'homme. En vérité, la tâche terrestre de l'homme ne se limite pas à civiliser le monde extérieur. L'homme a une mission cosmique au sein de l'évolution universelle tout entière, et cette mission est en rapport avec le genre de choses que je viens de décrire : avec l'avancement des êtres élémentaires qui occupent sur la terre un degré inférieur, mais qui sont à un degré supérieur, qu'ils peuvent atteindre si l'homme établit avec eux un certain rapport, et si tout se passe comme il faut.

Voici ce qu'il en était jadis, lorsque l'humanité évoluait sur un mode instinctif, c'est-à-dire que les hommes percevaient le spirituel-psychique dans leur cœur (*Gemüt*), et que le psychique-spirituel avait pour eux tout autant de réalité que le naturel ; le monde évoluait et progressait du fait que le cours de l'existence passait à travers l'homme d'une manière conforme, pourrait-on dire, à l'ordre normal des choses. Mais au cours de l'époque qui a maintenant fait son temps, et qui doit faire place à un progrès, à un degré plus élevé de spiritualité, les choses se sont passées de manière qu'une foule innombrable d'êtres élémentaires ont été livrés au Dragon. Car la nature même du Dragon fait qu'il a faim et soif de ces êtres élémentaires ; ce qu'il voudrait, c'est se faufiler partout, lécher toutes les plantes, tous les minéraux, afin de se gorger des êtres élémentaires de la nature. Car c'est eux qu'il veut lier à lui, c'est d'eux qu'il veut imprégner sa propre existence. Et cela, il ne peut le faire que dans la nature humaine, puisque tout autre séjour lui est interdit. Si ce processus devait se poursuivre, la terre serait condamnée, le

Dragon serait l'inévitable vainqueur sur la terre. Et sa victoire, il la devrait alors à une cause bien précise : c'est que le fait de se gorger, comme il le fait, d'êtres élémentaires au sein de la nature humaine ne va pas sans entraîner certaines conséquences.

Ces conséquences concernent le physique, l'âme et l'esprit. Voyons d'abord l'aspect spirituel ; aucun être humain n'aurait jamais été assez naïf pour croire que le monde extérieur se limite au matériel, comme le soutiennent aujourd'hui les sciences de la nature, assez sot pour admettre l'existence d'atomes morts, etc. L'homme n'aurait jamais eu l'idée de lois régressives telles que celles de la conservation de l'énergie ou de la matière, si le Dragon ne se nourrissait pas des êtres élémentaires qu'il aspire dans le monde qui l'entoure. Du fait que ces êtres élémentaires dont il se repaît ont en lui leur demeure, le regard humain ne voit plus le spirituel des choses. L'homme qui regarde autour de lui ne voit plus le contenu spirituel des choses, puisqu'il le porte dorénavant en lui ; il ne voit plus que de la matière morte.

Qu'en est-il dans la sphère de l'âme ? Eh bien, tout ce que j'appellerai les pleuteries de l'âme dont l'homme s'est déjà montré capable, tout cela vient de ce que le Dragon absorbe en lui de forces élémentaires. Oh, nous les trouvons partout, ces lâchetés de l'âme. L'homme sait parfaitement ce qu'il doit faire, ce qu'il est juste de faire dans telle ou telle situation. Mais le faire vraiment, il n'y arrive pas, les forces lui manquent, quelque chose – c'est comme une pesanteur de l'âme – l'en empêche. Ce sont les êtres élémentaires absorbés par le Dragon qui font leur effet.

Et dans le physique ? L'homme ne serait jamais tourmenté par ce que l'on nomme des bacilles pathogènes si les effets spirituels que je viens de décrire n'avaient pas fait de son corps un terrain propice aux attaques bacillaires. Ces choses s'infiltrèrent jusque dans l'organisme physique. Et voici ce que l'on voudrait dire : lorsqu'on voit l'homme tel qu'il est, dans sa triple constitution, spirituelle, psychique et physique, tel qu'il est aujourd'hui, on voit qu'il se retrouve triplement coupé du spirituel ; certes, la cause est bonne, puisqu'il s'agit pour lui d'être en situation de conquérir la liberté ; mais les forces spirituelles qu'il pourrait avoir en lui, il ne les a plus. Et ainsi, voyez-vous, ce triple affaiblissement de sa vie, cette présence en lui du Dragon gorgé de nourriture, cela l'empêche de ressentir en lui la véritable force de frappe du spirituel.

Il y a deux manières de percevoir en soi la vie de l'anthroposophie – encore qu'il existe entre ces deux pôles de nombreuses variations, mais je me contenterai d'évoquer les deux extrêmes. Voici la première manière : on s'assied sur une chaise, on prend un livre, on le lit, on trouve que c'est tout à fait intéressant, que c'est réconfortant de savoir que l'esprit et l'immortalité, ça existe ; on est bien content de le savoir, et de savoir que lorsqu'on meurt, l'âme ne meurt point, même si le corps est mort. C'est plus satisfaisant, comme conception du monde, qu'une vue matérialiste ; alors on la fait sienne, tout comme on adopterait par exemple

des notions abstraites de géographie, avec la différence qu'on tire davantage de réconfort de l'anthroposophie. Oui, on peut dire que c'est là la première manière ; et pour finir, on se lève de sa chaise, et il n'y a aucune différence entre celui qui se lève et celui qui s'était assis, à ceci près qu'il a tiré quelque réconfort de sa lecture. D'ailleurs, je pourrais parler de conférence au lieu de lecture, ce serait du pareil au même. Mais il y a aussi l'autre façon de prendre l'anthroposophie : c'est d'accueillir ce qu'elle propose, par exemple l'idée du combat de Michaël avec le Dragon, de telle manière qu'on s'en trouve intérieurement transformé, qu'on la ressent comme une expérience capitale, décisive, et qu'on soit un autre homme lorsqu'on quitte son siège après une lecture de ce genre. Entre ces deux manières, toutes les nuances sont possibles.

S'agit-il par exemple de redonner vie à une fête de la Saint-Michel, on ne saurait compter sur ce premier type de lecteurs : seuls peuvent entrer en ligne de compte ceux peut-être qui sont résolus, au moins approximativement, à accueillir en eux l'anthroposophie comme quelque chose de vivant. Et c'est précisément ce qui devrait vivre dans le cœur de ceux qui se trouvent au sein du mouvement anthroposophique : la nécessité de ressentir que ces pensées, qui se présentent d'abord sous forme de pensées, sont en réalité des forces de vie. Je vais maintenant avancer un paradoxe : il arrive qu'il soit plus facile de comprendre les adversaires de l'anthroposophie que ceux qui s'en réclament. Les adversaires disent : franchement, ces idées anthroposophiques, ce sont des chimères, elles ne correspondent à rien de réel. Et ils les rejettent, elles ne les affectent pas davantage. C'est là une attitude qu'on peut très bien comprendre, on peut y trouver mille raisons ; le plus souvent, c'est de peur qu'il s'agit ; on a inconsciemment peur de ces pensées ; mais enfin, on prend au moins parti.

Mais c'est souvent tout autre chose qui se passe : on accueille ces pensées, certes, mais ces pensées, qui sont si différentes de celles que l'on trouve recevables dans le monde, elles laissent plus indifférent que ne le ferait une petite décharge électrique sur l'articulation d'un doigt : l'étincelle provoque au moins quelques tressaillements du corps. Or, de constater l'absence d'une étincelle dans l'âme, c'est précisément une source d'indicible souffrance. Pourquoi ? C'est que notre époque exige que les hommes soient saisis, soient touchés au cœur non seulement par ce qui est physique, mais encore par le spirituel. L'homme esquive les chocs et les tiraillements, mais il ne cherche pas à esquiver les pensées qui parlent d'autres mondes, qui se présentent comme quelque chose de tout à fait singulier dans le monde actuel, et il ose par ailleurs accueillir ces pensées avec la même indifférence que celle qu'il manifeste vis-à-vis des pensées du monde sensible.

L'élan hardi qui permet à l'homme de se hisser au point où il devient possible d'être aussi saisi par des pensées sur le spirituel que par n'importe quelle réalité physique : cela, c'est la force de Michaël ! C'est la confiance dans les pensées du spirituel – il faut, pour cela, qu'existe la disposition à les accueillir ; et cette confiance fait que l'on sait que telle ou telle impulsion vient du spirituel, qu'on veut s'y consacrer, qu'on se fait l'instrument de sa réalisation. Premier échec –

qu'importe ! Second échec – qu'importe ! Centième échec, peut-être, – qu'importe ! Car nul échec n'a de valeur déterminante lorsqu'il s'agit de la vérité d'une impulsion spirituelle dont on a discerné et saisi la force active dans son for intérieur. Car une véritable confiance dans une impulsion spirituelle saisie à un moment donné, on ne l'a que lorsqu'on peut se dire : J'ai échoué cent fois, mais cela me prouve tout au plus que cette incarnation ne m'offre pas les conditions nécessaires à la réalisation de cette impulsion.

Mais que cette impulsion est juste, je le reconnais à son caractère propre. Peu m'importe s'il me faut revenir cent fois encore sur terre pour que me viennent les forces nécessaires à sa réalisation : rien d'autre que sa propre nature ne peut me convaincre de l'efficacité ou de l'impotence d'une impulsion spirituelle. Si maintenant vous voyez dans cette conviction, pleinement développée dans le cœur (*Gemüt*) de l'homme, la grande confiance dans le spirituel, quelle que soit sa forme, si vous pensez que l'homme est capable d'une fidélité inébranlable à ce en quoi il a reconnu une force spirituelle de victoire, d'une fidélité qui résiste à toutes les objections et oppositions du monde extérieur, vous avez une image de ce que la force de Michaël, l'entité de Michaël exige de nous en réalité ; et alors seulement vous avez une idée de ce que c'est, cette grande confiance en l'esprit. On peut bien ajourner la réalisation d'une impulsion spirituelle, on peut même l'ajourner à une incarnation ultérieure, mais une fois qu'on l'a faite sienne, on n'a plus le droit d'hésiter à la nourrir, à la cultiver, sans quoi on ne pourra pas la conserver pour les incarnations suivantes. Et lorsqu'ainsi, grâce à la confiance en l'esprit, l'âme devient capable de percevoir la réalité du spirituel comme on perçoit la réalité du sol sous ses pieds – ce sol sans lequel nous n'aurions rien sur quoi nous tenir debout –, alors nous avons dans l'intimité de notre âme (*Gemüt*) un sentiment de ce que, au fond, Michaël attend de nous.

Vous conviendrez sans peine qu'il ne reste actuellement pas grand'chose de cette confiance active dans l'esprit : elle a peu à peu presque complètement disparu au cours des derniers siècles, voire des derniers millénaires de notre histoire, et aujourd'hui, rien, dans la vie qu'il mène, n'incite l'homme à la développer. Mais les choses sont bien comme elles doivent l'être. Car en réalité, ce que je veux dire, c'est que l'homme a coupé derrière lui le pont de communication avec la force de Michaël. Mais entre temps, bien des choses se sont passées dans le monde. On pourrait dire que l'homme a renié la force de Michaël ; le matérialisme obtus et rigide du XIX^e siècle est au fond une abjuration de la force de Michaël. Mais dans le monde objectif, celui du spirituel extérieur, la force de Michaël a remporté la victoire, et sa victoire remonte précisément au dernier tiers du XIX^e siècle. Son objectif, ce qu'il visait à travers l'évolution de l'humanité, le Dragon ne l'atteindra pas.

Mais aujourd'hui, c'est l'âme humaine qui se trouve placée devant une autre donnée capitale : il va falloir que l'être humain prenne seul, en toute liberté, la décision de collaborer à la victoire de Michaël sur le Dragon. Mais il y a une condition absolue : c'est que l'homme trouve vraiment le moyen de se défaire de la

passivité qu'il entretient sous plus d'un rapport dans sa relation avec le monde spirituel, et d'engager avec ce monde une relation active. Les forces de Michaël ne se laissent pas conquérir par une démarche passive, quelle qu'elle soit – pas même par la prière lorsqu'elle reste passive. Il n'y a qu'une seule manière de conquérir les forces de Michaël : il faut que l'homme se fasse lui-même, de son plein gré, de toute sa volonté aimante, l'instrument des forces spirituelles divines. Car les forces de Michaël ne veulent pas des suppliques de l'homme, elles veulent que l'homme se fasse son allié. Et cela, l'homme le peut lorsque, de toute son énergie intérieure, il accueille les enseignements sur le monde spirituel.

C'est là une indication de ce qui doit se produire en l'homme pour que la pensée de Michaël puisse renaître à la vie. Il faut que l'homme puisse vraiment ressentir en lui la réalité du spirituel. C'est là une conquête qu'il doit faire à partir de la seule pensée ; il ne doit pas attendre que cela lui vienne d'une forme quelconque de clairvoyance. Ce serait vraiment grave si la clairvoyance individuelle était la condition absolue de cette confiance en l'esprit ! Cette confiance, tout un chacun peut l'avoir, si tant est qu'il soit réceptif aux enseignements de la science de l'esprit. Et l'homme qui s'imprègne de plus en plus de cette confiance verra venir sur lui une sorte d'inspiration – une inspiration qu'attendent en réalité tous les bons esprits du monde. Le printemps deviendra pour l'homme une expérience intérieure de la beauté, de la grâce du monde végétal, et tout ce bourgeonnement, cette éclosion de vie le combleront d'une joie profonde, mais il aura en même temps une perception intime de la spiritualité élémentaire qui est ensorcelée dans cette luxuriance.

Un sentiment, une perception du cœur (*Gemüt*) lui viendra, faisant de chaque fleuraison un témoignage de la présence d'un être élémentaire envoûté dans la plante en fleurs. Et une espèce de tact lui permettra de sentir la nostalgie de cet être élémentaire, qui aspire à être libéré par lui au lieu d'être livré au Dragon, auquel sa propre invisibilité l'apparente. Et lorsque les plantes se flétrissent et se fanent, l'homme aura le sentiment d'avoir quelque peu contribué à faire progresser l'esprit dans le monde en permettant à un être élémentaire de s'évader de la plante au moment où la fleur se flétrit et raidit, tombe et passe dans la semence. Et ce sera dans la mesure où l'homme se sera imprégné de la forte vigueur de Michaël qu'il pourra conduire cet être élémentaire vers les hauteurs, vers la spiritualité à laquelle il aspire.

Et l'homme participera par la vie de son âme au cycle de l'année. Le printemps deviendra pour lui le moment de la naissance d'êtres élémentaires qui languissent après la spiritualité, et l'automne marquera leur délivrance hors des plantes et des fleurs en train de se flétrir. Il se passera alors que l'homme ne sera pas seulement cet ermite qui, dans sa solitude cosmique, aura vieilli de six mois entre le printemps et l'automne. Participant au devenir de la nature, il aura aussi fait avec elle un pas en avant. Il n'aura pas fait que respirer tant et tant de fois de l'oxygène physique, il aura pris part à l'évolution de la nature, il aura pris part à l'enchantement d'êtres spirituels dans la nature, puis à leur désenchantement. Il

ne se sentira pas seulement vieillir ; la métamorphose de la nature deviendra pour lui partie intégrante de son destin. Il poussera avec ce qui pousse dans le monde extérieur, et il grandira dans son être du fait que l'individu en lui pourra librement s'offrir en sacrifice et se répandre dans le cosmos. Telle pourra être sa contribution à un dénouement favorable du conflit de Michaël avec le Dragon.

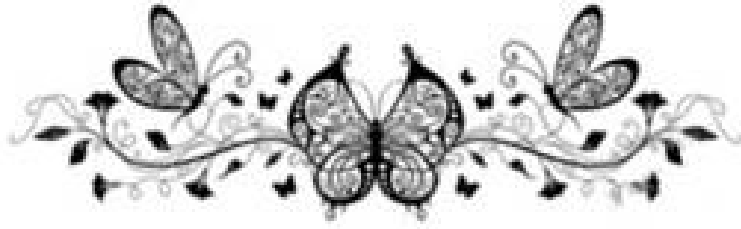
Il est donc possible de dire que ce qui peut conduire à une fête de Michaël doit se passer dans l'intimité de l'âme (*Gemüt*) humaine et être une expérience renouvelée de la réalité vivante du cours de l'année, de la manière que je viens d'évoquer. Mais n'allez pas croire que vous allez ressentir ces choses en plaçant cette pensée abstraite devant votre âme ! N'en parlez que lorsque l'anthroposophie sera devenue en vous quelque chose qui vous apprend à poser un tout autre regard sur chaque plante, sur chaque pierre – n'en parlez que lorsque l'anthroposophie vous aura appris à regarder tout autrement toute la vie humaine dans son devenir.

Ce que j'ai voulu faire, c'est vous donner une espèce d'image des préparatifs qui doivent se faire dans le cœur (*Gemüt*) humain, afin que celui-ci se rende apte à ressentir la nature environnante comme son propre être. Les hommes ont gardé jusqu'ici un sentiment précaire du double aspect – psychique et matériel – de la circulation sanguine, du moins, lorsqu'ils ne sont pas entièrement tombés dans un matérialisme grossier. Mais c'est bien tout. Alors que, pour préparer la fête de Michaël, ce qu'il faut, c'est ressentir la pulsation de l'existence extérieure tout comme on ressent sa vie intérieure, participer au cours de l'année tout comme on participe à la vie qui se déroule dans les limites de sa propre peau.

Ces conférences, qui sont destinées à présenter à l'âme les relations qui existent entre l'anthroposophie et le cœur (*Gemüt*) humain, je voudrais qu'elles soient aussi véritablement comprises avec le cœur (*Gemüt*), justement, et pas seulement avec la tête. Car au fond, l'anthroposophie n'a guère de sens, ni dans le monde, ni pour les hommes, si ce n'est pas avec le cœur (*Gemüt*) qu'on la saisit, si elle ne réchauffe pas le cœur (*Gemüt*) des hommes. Les siècles derniers ont valu aux hommes un abondant apport d'intelligence ; dans le domaine de la pensée, les hommes sont devenus si intelligents qu'ils ne savent même plus à quel point ils le sont. C'est ainsi. Il est vrai qu'on accuse souvent l'homme actuel d'être stupide ; admettons qu'il y ait aussi des sots, mais la raison en est que l'intelligence a atteint de telles proportions que, par débilité du cœur (*Gemüt*), on ne sait plus qu'en faire. Quand j'entends dire que quelqu'un est bête, je réponds toujours que c'est un des cas où le malheureux ne sait que faire de son intelligence.

J'ai souvent entendu des discussions où l'on se moquait de tel ou tel orateur parce qu'on le trouvait stupide, mais il m'a parfois semblé que ceux dont on se moquait le plus étaient précisément les plus intelligents. – Nous disions donc que les siècles derniers ont fait que les hommes actuels ne manquent pas d'intelligence. Mais ce dont ils ont aujourd'hui besoin, c'est de chaleur du cœur (*Gemüt*), et cela, l'anthroposophie peut le donner. Lorsqu'on se met à l'étude de l'anthroposophie et dit que cela laisse froid, je pense à celui qui empile du bois

dans un poêle, et se plaint de ce que cela ne chauffe pas. Il suffirait d'allumer le bois pour que cela se mette à chauffer ! On peut présenter l'anthroposophie sous forme de conférences. Elle est le bon bois de l'âme ; mais y mettre le feu, c'est l'affaire de chacun. Ce que chacun doit trouver dans son propre cœur (*Gemüt*), c'est l'allumette pour mettre le feu à l'anthroposophie. L'anthroposophie est en vérité pleine d'ardeur et de chaleur, elle est l'âme même du cœur (*Gemüt*), et à celui qui la trouve froide, sèche et intellectuelle, il ne manque que de quoi y mettre le feu, de façon qu'elle l'embrase de son propre feu. Une petite allumette suffit pour faire une flambée de bois ordinaire : pour l'anthroposophie aussi, il suffit d'une petite allumette. Mais elle pourra servir à embraser en l'homme la force de Michaël.



TROISIÈME CONFÉRENCE

Vienne, 30 septembre 1923

Dans la première de ces conférences, j'ai essayé de vous montrer comment le combat de Michaël avec le Dragon est resté jusqu'au XVIII^e siècle une idée, voire une impulsion déterminante pour les hommes ; dans la conférence suivante, j'ai tenté de montrer comment il est possible et, en réalité, absolument nécessaire, de redonner à cette impulsion une vie féconde. Et maintenant, avant de parler du caractère particulier de ce que nous pourrions appeler l'institution d'une fête annuelle de Michaël au début de l'automne (j'y viendrai demain), je voudrais aujourd'hui encore évoquer quelques-unes des conditions préalables qu'exige un tel dessein.

De quoi s'agit-il ? C'est de bien voir qu'une impulsion comme celle de Michaël dépend de la compréhension suprasensible que l'homme peut acquérir de son lien non seulement avec les conditions terrestres, mais encore avec les conditions cosmiques : l'homme doit apprendre à se ressentir non seulement en citoyen de la terre, mais encore en citoyen de l'univers accessible à sa perception, que ce soit sur un mode spirituel ou sur un mode physique (sous forme d'image-reflet). Or, sa culture générale place l'homme d'aujourd'hui dans des conditions aussi défavorables que possible à un sentiment de son lien avec le cosmos.

Certes, il doit aussi à sa science empreinte de matérialisme une certaine connaissance du monde terrestre qui lui donne un sentiment de son lien avec ce monde, du moins en ce qui concerne sa vie matérielle au sens large du terme. Mais de connaître l'existence de ce lien ne lui fait ni chaud ni froid. C'est pourquoi les signes extérieurs en ont pris un caractère spectral. Semblables à des ombres, tels sont les sentiments des hommes pour les fêtes traditionnelles. Autrefois, ces fêtes – Noël et Pâques – exerçaient une influence profonde sur toute la vie sociale, sur les institutions sociales ; aujourd'hui, par contre, elles ne sont plus qu'un écho affaibli de ce qu'elles étaient jadis, s'exprimant en toutes sortes de coutumes désormais dénuées de signification profonde pour la vie sociale.

Lorsqu'il est question de la réalisation concrète d'une fête de Michaël, avec la portée sociale qui lui revient – j'en parlerai demain –, il est évident que la condition première est qu'apparaisse le sentiment de ce qu'une telle fête pourrait signifier. Car il ne faudrait pas qu'elle ressemble à ce que sont devenues nos fêtes : il faudrait, comme je l'ai déjà dit avant-hier, qu'elle procède des profondeurs de l'être humain. Mais pour s'approcher de ces profondeurs, il faut d'abord saisir et

pénétrer le rapport de l'homme avec le cosmos extra-terrestre et avec l'influence de ce cosmos sur le cycle annuel.

Afin d'illustrer ce que j'entends par là, je voudrais simplement évoquer les impressions, les sentiments que laisse à la conscience moderne le cosmos extra-terrestre : quelle abstraction, quelle affreuse indifférence ! Il suffit de penser à ce qui se passe actuellement dans les domaines de l'astronomie, de l'astrophysique, etc. On calcule les trajectoires des planètes, peut-être la position des étoiles fixes ; les recherches en analyse spectrale permettent de conclure à la nature des composants intérieurs des corps célestes. Mais toutes ces découvertes, qu'ont-elles à voir avec la vie intérieure, avec l'intimité de l'âme humaine ? C'est précisément tout ce savoir astronomique qui fait de l'homme un ermite sur l'image qu'il se fait de la planète Terre. Et tout cela correspond à un mode de pensée qui n'est au fond qu'un système de concepts extrêmement bornés.

Afin d'amener cela devant notre âme, examinons donc un état de conscience inférieur, certes, mais tout à fait courant : l'état de sommeil empli de rêves. Je me contenterai d'évoquer brièvement cet état : il s'agit de nous donner quelques jalons pour notre exposé d'aujourd'hui.

Le sommeil empli de rêves peut se présenter de deux façons. Il peut, comme je l'ai dit hier au cours de la conférence publique [{8}](#) être en rapport avec des phénomènes internes de l'organisme humain ; il transforme ces phénomènes en images qui ressemblent à des symboles ; par exemple, les mouvements du cœur seront symbolisés par des flammes, etc. ; nous n'aurons pas grand mal à découvrir concrètement, pour chaque cas particulier, les rapports qui peuvent être établis entre les symboles du rêve et les états et processus organiques internes. Le deuxième cas, c'est lorsqu'apparaissent, sous forme de symboles, des événements extérieurs de notre vie, conservés en nous sous forme de souvenirs. Quoi qu'il en soit, on se fourvoie lorsqu'on prend vraiment au sérieux le contenu représentatif des images du rêve. Il ne manque pas d'intérêt, il a un aspect sensationnel, c'est quelque chose qui passionne à l'extrême un grand nombre de personnes, mais pour celui dont le regard pénètre plus profondément dans la nature humaine, le contenu représentatif du rêve ne signifie quasiment rien. Ce qui, par contre, a une signification capitale, c'est le déroulement dramatique du rêve. Je vais l'illustrer par un exemple.

Disons que quelqu'un rêve qu'il entreprend une excursion en montagne. L'ascension est d'une difficulté extraordinaire, et plus le grimpeur s'élève, plus la difficulté augmente. Il finit par atteindre un endroit où ses forces l'abandonnent, il ne peut pas aller plus loin, les obstacles sont tels qu'il ne peut monter plus haut, il est obligé de s'arrêter. Une sorte d'anxiété, une vague déception se mêlent encore à son rêve. Peut-être va-t-il maintenant se réveiller. Qu'est-ce qui sous-tend ce rêve ? C'est quelque chose qu'il ne faudrait au fond pas chercher dans l'aspect figuratif des images du rêve, mais dans l'aspect affectif d'une expérience intérieure : celle d'une intention qui s'achoppe à des obstacles de plus en plus

grands, qui est confrontée à un accroissement constant des obstacles.

Si nous voyons là une séquence dramatique-affective, nous aurons en quelque sorte un contenu affectif qui, dramatisé, sous-tend les images du rêve à proprement parler. Et ce contenu affectif pourrait tout aussi bien prendre forme dans un rêve tout différent. La personne en question pourrait rêver qu'elle pénètre dans une caverne ; il y fait de plus en plus sombre, elle avance à tâtons, jusqu'à ce qu'elle arrive dans un marécage. Elle patauge encore un peu là-dedans, mais au bout d'un moment, elle se trouve devant un bournier. Impossible d'aller plus loin. Nous avons dans cette image la même dramatisation d'un contenu affectif et émotionnel ; et le contenu dramatique de ce rêve pourrait être rêvé de bien d'autres façons.

Le contenu imagé du rêve peut varier à l'infini. L'essentiel, dans le rêve, c'est ce qui le sous-tend, mouvements de toute sorte, tension et détente, attente et déception. Mais le vêtement du rêve, ce sont les images. Comment ces images naissent-elles ? Prenons un exemple : au moment du réveil, le Moi et le corps astral font une expérience quelconque alors qu'ils n'ont pas encore réintégré le corps physique et le corps éthérique. Cette expérience, qui est de nature suprasensible, n'a évidemment rien à voir avec des images provenant du monde sensible, mais du fait que le Moi et le corps astral s'immergent dans le corps physique et le corps éthérique, ils sont mis en situation de puiser dans la réserve d'images qui s'offrent à ce moment-là.

Et c'est ainsi que la substance dramatique si particulière du rêve se revêt d'images. Et c'est maintenant que le contenu de ces images commence à nous intéresser. Elles s'organisent tout autrement que les événements extérieurs. Comment se fait-il ? Le rêve ne se sert que de données vécues, extérieures ou intérieures, mais il les dispose dans un autre contexte. Pourquoi donc ? Parce que le rêve est une protestation contre notre manière de vivre dans le monde physique sensible pendant nos heures de veille. Par la vie que nous menons dans le monde physique sensible entre le réveil et l'endormissement, nous sommes entièrement pris dans le tissu des lois naturelles. Le rêve rompt cette nécessité naturelle. Il ne tolère pas cette nécessité naturelle, il extirpe les événements de leur contexte, il les agence tout autrement. Il proteste contre la nécessité des lois naturelles.

C'est une chose que l'homme devrait apprendre : chaque immersion dans le spirituel s'accompagne d'une protestation instantanée contre la nécessité des lois naturelles. On peut dire à ce propos que les personnes qui veulent pénétrer dans le monde de l'esprit avec la méthode scientifique ordinaire ont quelque chose de quasiment burlesque. Le livre de Ludwig Staudenmeier [\[9\]](#), *La magie, science expérimentale*, en fournit une illustration particulièrement typique. Un homme de ce genre part de l'hypothèse suivante : tout ce que l'on veut comprendre doit être compris sur le mode conceptuel des sciences de la nature. – Or ce qui intéresse notre Staudenmaier, ce n'est pas exactement le rêve, mais les phénomènes dits médiumniques, qui sont au fond un prolongement du monde onirique. Chez

l'homme en bonne santé, le rêve reste une expérience intérieure, elle n'affecte pas la partie extérieure de l'organisme. Chez le médium, les expériences normalement vécues par le Moi et le corps astral et prenant forme dans les images fournies par le corps physique et le corps éthérique débordent dans les corps physique et éthérique où elles sont alors perçues, et c'est ce qui provoque tous les phénomènes médiumniques. Staudenmaier refusa – à juste titre – de se laisser guider par les données que lui fournissaient d'autres médiums ; ainsi se fit-il lui-même, d'une certaine manière, médium. Il se mit à rêver en quelque sorte par le truchement de l'écriture.

Il posa la plume et le crayon sur une feuille, comme il l'avait toujours vu faire aux médiums, et effectivement – ça marchait ! Seulement voilà, il était absolument stupéfait de ce qui apparaissait sur sa feuille, il était stupéfait de la manière dont les choses s'agençaient – il n'aurait, lui, jamais eu l'idée de séquences de ce genre ! Il écrivait toutes sortes de choses qui étaient totalement étrangères à sa vie consciente. Elles lui étaient parfois étrangères au point qu'il demandait : Qui êtes-vous donc, vous qui écrivez là ? – Des esprits – venait la réponse. Il ne pouvait qu'écrire : Des esprits ! – Pensez donc, le matérialiste, qui nie par définition l'existence des esprits, ne pouvait faire autrement que d'écrire : Des esprits ! – Il était néanmoins convaincu d'une chose : ce qui écrit là ment. Il continua donc son interrogatoire : pourquoi les esprits lui racontaient-ils des mensonges ? Ils répondirent : Nous ne pouvons pas faire autrement que te raconter des mensonges ; c'est notre mode à nous ! – Il leur posa alors toutes sortes de questions sur son propre compte. Et il arriva même qu'un jour ils lui dirent : Espèce d'andouille. – Il est évidemment impossible d'admettre qu'il ait tiré cette auto-désignation d'andouille de son propre psychisme. Bref, nous dirons qu'il est sorti toutes sortes de choses qui se résumèrent dans ces paroles : Nous sommes obligés de te raconter des mensonges –, et qui l'amènèrent lui à se dire : Les esprits, cela n'existe pas, bien entendu ; c'est donc mon subconscient qui parle. – Seulement voilà, cela ne fait que rendre les choses plus troublantes : le subconscient traite le sur-conscient d'andouille, et il ment, en conséquence de quoi la personne en question ne peut que se dire : Dans mon subconscient, je suis un fieffé menteur.

Mais finalement, tout cela ne fait que renvoyer au monde des rêves : ce monde, dans lequel on plonge, élève une protestation contre le système des lois naturelles. Tout ce qu'il est possible de penser, de vouloir ou de sentir dans le monde physique sensible se trouve distordu dès que nous pénétrons dans ce monde plus ou moins subconscient. Pourquoi ? C'est que le rêve est le pont d'accès au monde spirituel, et le monde spirituel est entièrement sillonné par un réseau de lois qui ne sont pas celles de la nécessité naturelle, qui ont un caractère intérieur tout à fait différent. Le rêve est la transition d'un monde à l'autre. Celui qui croit pouvoir comprendre le monde spirituel à l'aide des lois de la nature fait grandement erreur. Et l'on peut dire que le rêve est le héraut de la nécessité où nous sommes de renoncer, lorsque nous pénétrons dans le monde spirituel, à utiliser les lois de

la nature, sans autre forme de procès. Nous pouvons en garder les méthodes – il faut pour cela s’y préparer –, mais c’est dans un tout autre système de lois que nous entrons lorsque nous pénétrons dans le monde spirituel.

Or c’est là précisément ce à quoi on ne réfléchit guère. L’axiome sur lequel on se fonde aujourd’hui est que c’est à la seule faculté rationnelle, telle qu’elle s’est formée au cours des trois ou quatre derniers siècles, que revient le pouvoir et le droit de comprendre le monde. Cela s’est installé progressivement. Dans la première moitié du XIX^e siècle, on trouvait encore de ces hommes qui ont aujourd’hui disparu : un certain Johannes Müller [{10}](#), par exemple, le maître de Haeckel, qui admettait lui-même son impuissance, en tant que physiologiste, à résoudre certains problèmes aussi longtemps qu’il y réfléchissait dans son état de veille habituel ; mais il lui arrivait de voir apparaître dans un rêve l’ensemble des travaux préparatoires et toutes les manipulations qu’il avait effectués à l’état de veille. Et c’est ainsi qu’en rêve il avait trouvé des éléments pour résoudre son problème. Johannes Müller était encore persuadé de ceci : pendant le sommeil, on se trouve plongé dans l’activité toute particulière du spirituel où l’on est à l’abri de l’inexorable nécessité naturelle du monde physique, où l’on a néanmoins la possibilité de pénétrer dans le système des lois physiques naturelles, parce qu’elles aussi ont une assise spirituelle, et parce que les fondements du spirituel, non soumis à la nécessité naturelle, prennent en surface seulement l’aspect de cette nécessité.

On ne peut éviter le paradoxe lorsqu’on mène à leur conclusion logique des pensées de ce genre, qui se dégagent tout naturellement de l’investigation spirituelle. Nul qui prétend penser en termes scientifiques modernes n’ira croire qu’une lumière brillera avec autant d’intensité pour celui qui la voit de près et pour celui qui la voit de loin. Le physicien calcule la perte d’intensité lumineuse en fonction du carré de la distance, et il fait de même pour calculer la diminution de la gravitation. Considérant ces entités physiques, il déclare aussi que ce qui est valable ici-bas, sur la terre, perd de sa validité au fur et à mesure qu’on s’approche de la périphérie cosmique. – Seulement voilà, il cesse de considérer ce raisonnement comme valable lorsqu’il s’agit du contenu de sa pensée. Pourtant, les choses se passent exactement de la même façon, qu’il s’agisse de la pensée ou de ce que l’on découvre dans nos laboratoires et nos cliniques et partout ailleurs au sujet des choses terrestres – y compris que deux et deux font quatre. Si la gravitation décroît en fonction du carré de la distance, pourquoi la validité des lois naturelles ne décroîtrait-elle pas, elle aussi, en fonction du carré de la distance, pour finir par disparaître totalement en un point, à partir d’une certaine distance ?

Or ce point-là, c’est celui où pénètre la science de l’esprit. Et elle est obligée de faire remarquer à ceux qui font des recherches sur la nébuleuse d’Orion ou celle des Chiens de chasse qu’ils agissent – pour prendre une analogie – comme si, s’appuyant là-haut sur leurs concepts terrestres, ils cherchaient à faire de la lumière sur Vénus avec une de nos chandelles. Lorsque la science de l’esprit se sert d’analogies de ce genre pour exprimer la vérité, les hommes crient au

paradoxe. Et pourtant, l'état où nous sommes quand nous dormons et pénétrons dans le monde spirituel est plus favorable à l'exploration, disons, de la nébuleuse d'Orion ou de celle des Chiens de chasse, que ne le sont les travaux des laboratoires et des observatoires. La recherche serait bien plus fructueuse si, au lieu de réfléchir à ces choses avec son intellect, on y rêvait. Lorsqu'on entre dans le cosmos, les données de nos recherches terrestres sont totalement inutilisables. Voilà où nous en sommes aujourd'hui avec notre culture : nous voudrions appliquer au cosmos tout entier ce que nous reconnaissons comme exact dans notre petite cellule terrestre ; or il est assez évident qu'une telle démarche empêche en réalité la vérité de se manifester.

À partir de considérations de ce genre, on en vient à reconnaître davantage de valeur qu'on ne le fait de nos jours à bien des choses qui allaient de soi pour l'humanité de jadis, encore douée d'une clairvoyance primitive, certes, mais néanmoins perspicace. Et on en vient à ne plus se permettre, comme tout le monde le fait maintenant, d'effleurer au passage, d'un regard distrait, les connaissances qu'avait l'humanité des origines à son stade pastoral. Car ces bergers de jadis rêvaient sur les secrets des étoiles un savoir qui était plus juste que celui qu'obtiennent par leurs recherches, leurs calculs et leurs spectroscopes nos savants actuels dans leurs observatoires. Bizarre, direz-vous – et pourtant, c'est ainsi. Mais ce rapport mystérieux qui existe entre l'homme et l'univers, on peut y pénétrer lorsqu'on examine selon la méthode scientifique de l'esprit certains vestiges du passé. Permettez-moi d'évoquer aujourd'hui ce qui peut se révéler lorsqu'on examine, à l'aide de la science de l'esprit, la signification profonde, d'une part, des anciennes institutions druidiques – aussi bien dans le domaine de la morale et de la religion que dans celui de la vie sociale –, et d'autre part, de celles des Mystères de Mithra ; car en évoquant ces choses devant nos âmes, nous trouverons des indices nous permettant de concevoir ce que pourrait être une fête de Michaël juste.

Voyons les Mystères des druides : il y a le cycle de conférences que j'ai eu à donner à ce sujet voici quelques semaines à Penmaenmawr [{11}](#), au Pays de Galles, tout près de l'endroit au large duquel se trouve l'île d'Anglesey, et ce cycle revêt une importance toute particulière du fait de la présence en ce lieu de ruines éparses qui rappellent les lieux des sacrifices, les lieux des Mystères des druides. Ces vestiges, ces vieux cromlechs, ces dolmens, n'ont aujourd'hui pas grand'chose d'attirant. On grimpe sur ces hauteurs, on y trouve des pierres disposées de façon à former une espèce de chambre intérieure, coiffée d'une pierre plus grande ; certains de ces cromlechs sont disposés en cercles – primitivement, il y en avait toujours douze, et là précisément, à proximité de Penmaenmawr, se trouvaient sur une hauteur deux cercles solaires contigus de ce genre. Et là précisément, dans cette région très particulière, où, dans la vie spirituelle de la nature, il se passe maintenant encore une telle abondance de choses introuvables ailleurs, se vérifiait en toute évidence ce que j'ai exposé dans diverses conférences anthroposophiques au sujet des Mystères druidiques. Il y a véritablement une atmosphère spirituelle

toute particulière dans cette région, où se trouvait aussi, sur l'île d'Anglesey, un des sièges de la compagnie du Roi Arthur. Voici la description qu'il me faut en faire.

Lorsque c'est de choses suprasensibles que l'on parle, il est impossible de former ses pensées comme on le fait dans la vie ordinaire ou dans le domaine des sciences, où l'on élabore des pensées abstraites, tire des conclusions, etc. Même si l'on est inévitablement amené, par la forme abstraite qu'a prise notre langage, à s'exprimer d'une façon plus ou moins abstraite, l'âme en son for intérieur refuse tout simplement de s'en tenir à des abstractions pour décrire quelque chose selon la science de l'esprit : il faut que tout se déroule en images. Ce sont des images, des imaginations qu'il faut avoir présentes à l'âme. Mais entre avoir des images, des imaginations devant son âme, et avoir des pensées dans son âme, il y a une grande différence. Les pensées dans l'âme ont une patience extraordinaire – elles se laissent fixer.

Les imaginations, elles, ont toujours une vie autonome. On sent cela très clairement : une imagination, on l'a en face de soi. Ce n'est pas la même chose que d'écrire ou de dessiner quelque chose, et pourtant, c'est semblable. C'est avec son âme qu'on écrit ou qu'on dessine. Mais les imaginations n'ont pas cet aspect d'abstraction figée qu'ont les simples pensées. On les écrit. Or, presque partout en Europe, où la civilisation a pris un caractère tellement abstrait, ces imaginations passent et s'évanouissent relativement très vite, et c'est toujours une véritable lutte intérieure qu'il faut mener lorsqu'on veut exposer quelque chose de suprasensible. Les choses se passent comme si l'on écrivait quelque chose qui se verrait aussitôt effacé par quelque force diabolique. Cela disparaît sur-le-champ. Voilà ce qu'il en est des imaginations qui permettent de traduire le suprasensible en représentations, qui le transforment en expérience de l'âme.

Or, en ces lieux que j'ai nommés et qui se trouvent au Pays de Galles, l'atmosphère spirituelle a une qualité particulière : les imaginations s'y inscrivent plus malaisément dans l'élément astral, mais en contrepartie elles y demeurent plus longtemps, leur empreinte y est plus profonde. Voilà ce qui apparaissait de manière si frappante dans cette région. Et en réalité, tout, là-bas, offrait les repères spirituels nécessaires pour remonter vers le passé et retrouver les desseins des druides du temps jadis, non pas à l'époque où leurs cultes, tombés en décadence, avaient quelque chose d'assez peu sympathique, voire de maléfique, mais à l'époque de leur pleine floraison.

Qu'est-ce donc qu'un cromlech ? C'est une enceinte primitive complètement recouverte. Voyons maintenant ce qui se passe lorsqu'on observe la lumière du soleil ; on a d'abord sa lumière physique. Mais cette lumière solaire physique est entièrement, totalement imprégnée des activités spirituelles du soleil. Et parler de la lumière physique du soleil à l'exclusion de tout le reste, comme le fait le physicien actuel, c'est comme si l'on parlait d'un être humain en prenant uniquement en compte ses muscles, ses os, son sang, etc., en faisant comme si

l'âme et l'esprit n'agissaient pas en lui. La lumière n'est vraiment pas *phos* tout court. La lumière est phosphore, elle est porteuse de lumière, elle est douée d'un principe actif, psychique. Cette qualité d'âme de la lumière, elle disparaît pour l'homme dans le monde des sens en tant que tel. Or, lorsque le druide {12} se mettait dans un de ces lieux de sépulture – comme d'autres lieux de culte de l'antiquité, presque tous les cromlechs étaient érigés sur des sépultures –, il dressait là ce dispositif qui interceptait en un certain sens les rayons du soleil.

Mais les activités spirituelles du soleil, il les laissait passer, et le druide avait reçu une formation particulière qui lui permettait de les percevoir. C'est donc à travers ces pierres spécialement choisies – elles l'étaient toujours – qu'il regardait à l'intérieur de cet espace où pénétraient les effets spirituels du soleil, d'où par contre son action physique était exclue. Le druide avait donc une vision éduquée par une préparation intime. Car ce qui devient visible dans une chambre noire de ce type rudimentaire varie selon que l'on est en février, en juillet, ou en août, ou encore en décembre. En juillet, l'espace se nuance d'un jaune très léger, en décembre par contre, on voit un rayonnement intime légèrement bleuâtre. Et ce que celui qui est en mesure d'observer ces choses voit dans les variations qualitatives subies par l'espace d'ombre contenu dans une telle chambre noire, c'est tout le déroulement de l'année dans les effets spirituels-psychiques du rayonnement solaire.

Quant aux cercles solaires, ils sont disposés de manière à être en accord avec les signes du zodiaque, selon le nombre douze. Et précisément sur la montagne où nous sommes montés, il y avait un grand cercle solaire de ce genre, et, non loin de là, il y en avait un autre, plus petit. Si l'on était alors monté dans les airs, en ballon par exemple, on aurait eu une vue d'ensemble de ces deux cercles druidiques, et alors, pour peu qu'on eût fait abstraction de la faible distance qui les sépare, on eût vu, chose saisissante, le plan au sol de notre Goetheanum incendié de Dornach.

L'ancien druide s'était soumis à une discipline qui lui permettait de voir, à ce qui se présentait devant son âme, les variations quotidiennes, mais aussi les variations saisonnières de l'ombre projetée par le soleil. Il était en mesure d'observer les transformations de ces ombres et d'en déduire avec précision le moment de l'année, de dire : Nous sommes à tel moment de mars, à tel moment d'octobre. Grâce à la perception qu'il devait à cette faculté, il savait ce qui se passait dans le cosmos, mais aussi ce qui, venant du cosmos, est important pour la vie terrestre. Réfléchissez maintenant à ce qui se fait aujourd'hui lorsqu'il s'agit de déterminer l'influence de la vie cosmique pour la vie terrestre. Que font les paysans eux-mêmes ? Ils ont leur calendrier, sur lequel il est écrit ce que l'on doit faire à un jour donné – c'est d'ailleurs plus ou moins à ces indications qu'on s'en tient ; car les connaissances fondamentales de ces choses, qui existaient jadis, ont disparu de nos jours ; mais du temps des druides, il n'y avait pas de calendrier, il n'y avait même pas d'écriture. Ce que son observation du soleil permettait au druide de dire, c'était le savoir qu'on avait des rapports du ciel avec la terre. Et lorsque le druide disait : La position actuelle du soleil fait que le moment est venu

de semer le froment, ou de conduire le taureau au troupeau, on le faisait. En ces temps-là, le culte n'avait vraiment rien d'une prière abstraite : le culte ordonnait la vie pratique quotidienne selon les indications qui venaient du lien que l'on établissait avec le spirituel de l'univers. On déchiffrait le grand langage du ciel, et on l'appliquait à la terre.

Mais cela allait jusqu'à pénétrer les détails les plus intimes de la vie sociale. De sa lecture de l'univers, le druide tirait les indications de ce qu'il convenait de faire tel ou tel jour de façon à le mettre en concordance avec l'univers entier. C'était là un culte qui faisait réellement de la vie tout entière une sorte d'office divin. En comparaison, le plus mystique des mysticismes actuels n'est qu'une abstraction, car il laisse pour ainsi dire faire la nature extérieure, il ne s'y intéresse pas autrement, il se contente d'y appliquer d'anciens us et coutumes ; pendant ce temps, recherchant l'élévation intérieure, il se retire en lui-même et se concentre autant que faire se peut, afin d'établir avec un spirituel-divin qui tient du château en Espagne une relation qui n'est qu'une abstraction.

Les choses se passaient vraiment tout autrement en ces temps reculés. Par le culte, qui était alors réellement en rapport avec l'univers, on s'associait à l'action créatrice incessante des dieux. Et en tant qu'homme terrestre, suivant les instructions que les druides, grâce à leurs installations particulières, lisaient dans l'écriture des étoiles, on exécutait la volonté des dieux. Mais cette écriture stellaire, il fallait d'abord la lire. C'est quelque chose d'infiniment bouleversant que de pouvoir, au lieu même où la culture druidique connut son apogée, se transposer entièrement au cœur de ce que fut jadis son action, telle que je viens de la décrire. De semblables vestiges de l'ancienne civilisation des druides se trouvent un peu partout dans ces régions, et ailleurs aussi, jusqu'en Norvège.

Il existe aussi d'autres vestiges, un peu partout en Europe centrale, en Allemagne, jusqu'en Rhénanie, et plus loin, jusque dans l'ouest de la France même, et ce sont des souvenirs de l'ancien culte de Mithra. Je me contenterai, ici aussi, d'en dire l'essentiel. On trouve partout le symbole extérieur du culte de Mithra : le taureau monté par l'homme qui enfonce un glaive dans le cou de la bête ; et en bas, on voit un scorpion qui mord le taureau, ou un serpent. Mais lorsque ces images sont complètes, l'homme au taureau est entouré de la voûte étoilée, notamment des signes du zodiaque. Là aussi on se demande : que veut dire cette image ? Le sens d'une telle image échappera toujours à qui s'en tient à une histoire de surface, à l'histoire de papa ; car celle-ci n'a pas les moyens d'établir les rapports qui permettent de comprendre la signification de cet homme au taureau.

Pour s'en faire une idée, il faut d'abord savoir à quelle discipline préalable les serviteurs du culte de Mithra se soumettaient. On peut évidemment voir dans tout ce rituel quelque chose de beau, ou quelque chose d'horrible, comme on voudra, et tout cela n'aura ni queue ni tête. Et en effet, seul celui qui avait suivi une certaine formation était en mesure d'y comprendre quelque chose ; c'est pourquoi toutes

les descriptions des Mystères de Mithra ne sont que charabia, malgré le caractère très prometteur des images. Car le service du culte de Mithra exigeait du disciple un développement intime et subtil de sa réceptivité intérieure. C'était cela, l'important, pour le disciple de Mithra : qu'il développe son aptitude intérieure à recevoir des impressions.

Hier, dans ma conférence publique, j'ai dit que le cœur de l'homme est en réalité un organe sensoriel subconscient. Le cœur transmet à la tête une perception subconsciente de ce qui se passe au niveau des fonctions physiques de l'abdomen et de la poitrine. Tout comme l'œil nous permet de percevoir les événements extérieurs du monde sensible, le cœur humain est en réalité un organe sensoriel pour ce qui est des fonctions mentionnées. La tête – en particulier le cervelet – perçoit sur un mode subconscient, par l'entremise du cœur, comment le sang se nourrit des aliments digérés, comment les reins, le foie, etc., fonctionnent, elle perçoit tout ce qui se passe dans l'organisme. Et voilà pourquoi le cœur est l'organe sensoriel de la partie supérieure de l'être humain. Or cette fonction sensorielle du cœur, il s'agissait, pour le disciple du culte de Mithra, d'en devenir dans une certaine mesure conscient. Et c'était là l'objet de la formation qu'il recevait. Il fallait qu'il acquière une sensibilité subtile et consciente pour les processus du foie, des reins, de la rate, etc., dans l'organisme humain. Il fallait que l'homme supérieur, l'homme-tête, ait une perception affinée de ce qui se passe dans l'homme-poitrine et dans l'homme-membres. En ces temps-là, ce n'était pas la formation rationnelle qui nous est devenue familière que recevait le disciple : cette formation s'adressait à l'homme tout entier, et faisait de préférence appel à la sensibilité. Et lorsque le disciple avait atteint la maturité nécessaire, il pouvait dire : Il se déroule en ce moment tel ou tel processus métabolique dans mon organisme, tout comme nous pouvons aujourd'hui dire, en nous appuyant sur la perception visuelle extérieure : Voici des nimbus, ou voilà le ciel bleu.

En fait, il n'y a qu'un esprit abstrait pour croire que les processus de l'organisme humain restent identiques d'un bout à l'autre de l'année. Lorsque la science aura progressé, et qu'elle aura une connaissance réellement vraie de ces choses, les hommes découvriront avec étonnement les moyens, bien différents des modes grossiers propres à nos instruments de précision modernes, de constater les modifications du sang, ou de la digestion, de janvier à septembre, si bien que le cœur, organe sensoriel, se révèle un merveilleux baromètre du cycle annuel tel qu'il se déroule dans l'organisme que forment les membres et le métabolisme chez l'homme.

C'est à cela qu'on formait le disciple de Mithra : à percevoir le cycle annuel par l'entremise de son organisme-cœur, par la science du cœur, qui l'informait du passage des aliments métamorphosés par la digestion dans l'organisme, et de leur assimilation par le sang. Et dans ce qui était perçu là, dans l'observation sur l'homme des mouvements de l'homme interne, c'était le cours de la nature extérieure dans sa totalité qui se révélait.

Oh, notre science abstraite, que vaut-elle donc, quelle que soit la minutie de nos descriptions des plantes et des cellules végétales, des animaux et des tissus animaux, que vaut-elle au regard de ce qui existait jadis sur un mode plus instinctif, qui s'ancrait dans la faculté qu'avait l'homme de se faire tout entier organe de connaissance, d'éduquer sa sensibilité, comme le disciple de Mithra, pour en faire un organe de connaissance ! L'homme porte en lui une nature animale, et cette nature animale est en lui beaucoup plus puissante qu'on ne le croit d'ordinaire. Et ce que percevaient autrefois les disciples de Mithra par leur science du cœur {13}, seul le taureau pouvait en être l'image. Quant aux forces puissantes qui agissent à travers l'homme métabolique et l'homme-membres, et que seul l'homme supérieur peut dompter, elles sont indiquées par ce qui entoure le taureau sous forme de scorpion ou de serpent. Et l'homme à proprement parler, tout chétif d'apparence, est assis là-haut avec la force primitive, tandis qu'il enfonce l'épée de Michaël dans le cou du taureau. Mais ce qu'il s'agit de vaincre, et comment cela se manifeste tout au long de l'année, seul celui qui avait reçu la formation correspondante le savait.

Et c'est maintenant que ce symbole commence à prendre un sens. On aura beau l'examiner sur toutes ses coutures, ou le peindre de mille et une façons, on n'en tirera rien tant qu'on s'en tiendra à notre savoir ordinaire. On commence à y comprendre quelque chose lorsqu'on a quelque notion de la science « cordiale » des anciens disciples de Mithra. ; Car en ces temps-là, l'être humain qui s'observait lui-même avec son cœur étudiait en réalité l'Esprit du passage annuel du soleil à travers le zodiaque. C'est pourquoi il était parfaitement juste de représenter le fruit des expériences faites par l'homme qui, en tant qu'être supérieur, chevauche sa nature inférieure, sous la forme du cosmos disposé en cercle autour de l'homme : car c'est l'expérience de la spiritualité du cosmos que l'on faisait de cette manière. Vraiment, plus on examine à la lumière de la science renaissante de l'esprit ce qu'une ancienne clairvoyance semi-consciente, rêveuse, mais néanmoins réelle avait mis au jour, plus on la considère avec respect.

On se sent véritablement rempli de vénération pour les anciennes civilisations lorsqu'on les pénètre assez profondément pour découvrir, par exemple, la raison d'être du culte de Mithra : au prêtre qui pénétrait les secrets du cycle des saisons, il donnait le pouvoir d'indiquer aux membres de sa communauté ce qui était à faire au fil des jours tout au long de l'année. Le culte de Mithra servait donc à apprendre du ciel ce qui doit être fait sur la terre. Imaginez la différence dans l'enthousiasme, dans la fougue avec lesquels on se donne aux travaux de la terre, lorsqu'on sent que l'activité qu'on déploie sur la terre est tout imprégnée d'impulsions que la grande écriture cosmique a permis de déchiffrer, qui ont été lues dans l'univers – et c'est ce qui se passait alors, lorsque les impulsions pour les tâches de la vie avaient leur source dans un savoir de ce genre ! Cette façon de faire heurte, à juste titre, nos sentiments actuels, mais aux yeux des anciens, elle était juste et bonne. Ces réserves émises, il importe de se faire une idée claire de ce que cela veut dire, lire dans le ciel ce qui doit être fait par l'homme sur la terre et

se savoir un avec ses dieux, au lieu de discuter des nécessités de la vie sociale au sens où le font Adam Smith {14} ou Karl Marx {15}. Il est indispensable de savoir se représenter ces contrastes lorsqu'on veut vraiment pénétrer la nature des impulsions nouvelles qu'exige le monde aujourd'hui.

Ce n'est que lorsqu'on se forge ces bases que l'on acquiert l'état d'esprit qui permet d'élargir à tout l'univers la connaissance de la terre, qui permet d'élever son regard vers Mercure, Vénus, Saturne, etc., autrement que par le truchement d'un spectroscope et de calculs abstraits, comme cela se fait de nos jours, et d'utiliser les moyens qu'offrent l'imagination, l'inspiration et l'intuition. Il est vrai qu'alors – et l'imagination y suffit déjà – les corps célestes deviennent tout différents de l'image qu'en donne l'astronomie actuelle en s'appuyant en partie sur l'observation sensible, en partie sur de simples déductions. L'astronome actuel voit dans la lune (par exemple) un corps céleste quelconque, vieilli et minéralisé, qui réfléchit comme une sorte de miroir la lumière du soleil, laquelle est alors renvoyée sur la terre sous certaines conditions. Quant aux effets de cette lumière solaire, on ne s'en soucie guère, à vrai dire. Pendant un certain temps on a utilisé ces choses pour prévoir le temps.

Mais les esprits très savants du XIX^e siècle ont bien évidemment refusé de croire qu'il pût y avoir des rapports entre les phases de la lune et le temps qu'il faisait ; ceux qui avaient dans leur âme un brin de mysticisme, comme Gustav Theodor Lechner {16} par exemple, y croyaient néanmoins encore. J'ai déjà maintes fois raconté dans nos cercles l'histoire de Schleiden {17}, célèbre botaniste du XIX^e siècle, et de Gustav Theodor Lechner, qui étaient collègues et collaborateurs dans la même université ; Fechner mettait beaucoup de soin à établir des statistiques pluviométriques comparées entre les jours de pleine lune et les jours de nouvelle lune, ce que Schleiden considérait comme une superstition. Monsieur le professeur Schleiden ne voyait que pure superstition dans les déclarations que faisait Gustav Theodor Fechner au sujet de l'influence de la lune sur le temps.

Or il se trouva que ces deux messieurs les professeurs étaient aussi mariés, et à cette époque-là, il était encore d'usage, à Leipzig, de recueillir l'eau de pluie pour la lessive ; à cet effet, on disposait les tonneaux nécessaires. Et bien entendu, aussi bien madame l'épouse du professeur Fechner que madame l'épouse du professeur Schleiden recueillaient leur eau de pluie dans des tonneaux de ce genre, comme tout le monde. La chose naturelle eût été que l'épouse du professeur Schleiden dise : C'est parfaitement stupide de se soucier de l'influence des phases lunaires sur les chutes de la pluie. Mais nonobstant les convictions de monsieur le professeur Schleiden, qui tenait toute cette histoire d'eau de pluie pour de la roupie de sansonnet, Madame Schleiden se prit d'une violente querelle avec Madame Fechner, parce que ces deux dames voulaient toutes deux installer leur tonneau au même endroit et au même moment pour recueillir leur eau de pluie. Les femmes tiraient de leur expérience pratique tout un savoir sur l'eau de pluie, tandis que les messieurs, du haut de leurs chaires, voyaient les choses tout

autrement.

J'ai décrit ce qu'il en est de l'aspect extérieur de la lune. Mais tout particulièrement lorsqu'on s'élève de l'imagination à l'inspiration, on voit apparaître le contenu spirituel de la lune. Ce contenu spirituel de la lune ne doit pas seulement s'entendre au sens abstrait : c'est d'une véritable population lunaire qu'il s'agit ; et aux yeux de la science de l'esprit, la lune se présente comme une sorte de forteresse dans le cosmos. L'action extérieure de la lune consiste à renvoyer vers la terre non seulement les rayons lumineux du soleil, mais encore toutes les activités extérieures de l'univers. Mais à l'intérieur de la lune se trouve un monde clos, un monde qui, de nos jours, n'est accessible qu'à celui qui s'élève, en un certain sens, jusqu'au monde de l'esprit. Vous trouverez dans des écrits anciens maintes indications sur les rapports de la lune avec d'autres réalités cosmiques, vous pourrez les lire et les comparer avec ce que l'anthroposophie peut dire aujourd'hui de l'être de la lune.

Nous avons souvent entendu dire que lorsqu'on remonte aux temps anciens de l'évolution terrestre, on y trouve des hommes doués de la sagesse instinctive dont j'ai aussi déjà parlé aujourd'hui ; mais en outre, ils avaient pour instructeurs des entités qui ne revêtaient qu'un corps éthérique ; l'enseignement qu'ils donnaient aux humains ne passait pas par la parole dont nous usons aujourd'hui, mais cela consistait à l'instiller aux hommes, à l'inoculer en quelque sorte au corps éthérique. Les hommes savaient que ces entités supérieures étaient là, tout comme nous savons qu'un professeur ou qui vous voudrez est physiquement là, mais ils savaient aussi que la présence de ces êtres autour des humains est de nature spirituelle. C'est à l'enseignement d'entités spirituelles supérieures que renvoie tout ce qui est reconnu, fût-ce au sein de l'Église catholique, comme sagesse primordiale – la sagesse primordiale, qui a jadis existé, et dont les Veda eux-mêmes, et la sublime philosophie Vedânta, ne sont qu'un écho, une ombre.

Cette sagesse primordiale, qui ne fut jamais mise par écrit, n'était pas conçue par l'homme : elle surgissait et grandissait en l'homme ; car il ne faut pas se représenter l'influence des instructeurs primordiaux comme un enseignement argumenté. Tout comme les enfants apprennent aujourd'hui à parler en imitant leurs aînés, sans suivre d'enseignement spécial, tout comme nous développons en fait beaucoup de choses, un peu comme des plantes qui lèveraient de notre être intérieur, ainsi existait-il en ces temps reculés une mystérieuse influence des maîtres primordiaux sur les hommes d'autrefois, et non pas d'enseignement abstrait ; et les choses se passaient de telle manière qu'à un âge donné, l'homme savait tout simplement qu'il savait. Tout comme les dents poussent ou la puberté vient à l'homme d'aujourd'hui à un âge donné, le savoir venait à l'homme d'autrefois. Je croirais volontiers que plus d'un étudiant ne serait pas fâché si de nos jours encore le savoir lui venait sur ce mode-là, tout seul, sans effort particulier de sa part.

Mais le savoir de jadis était bien différent du nôtre. C'était une force organique

en l'homme, en rapport avec les forces de croissance et autres. Cette sagesse primordiale était donc d'une tout autre nature ; et la manière dont les choses se passèrent ensuite, je ne puis l'expliquer que par une comparaison. Supposez que je verse dans un verre un liquide quelconque, et que j'y ajoute un sel. Ce sel, je le dissous, de façon à obtenir un liquide trouble ; puis j'utilise un agent quelconque qui précipite le sel sous forme de dépôt au fond du verre, tandis que la solution liquide reste au-dessus ; il se trouve que ce liquide est devenu plus pur, plus clair, alors que le dépôt, lui, est plus épais. Si je veux maintenant décrire ce qui imprégnait les hommes au temps de l'antique sagesse primordiale, je dirai que c'était un mélange de pureté spirituelle absolue et d'animalité physique.

Lorsque nous pensons aujourd'hui, nous croyons que ces pensées abstraites existent et agissent en nous sans être une partie de notre être ; ou encore, nous croyons que la respiration et la circulation, par exemple, sont quelque chose qui existe en soi. Mais pour l'homme des origines, tout cela était une seule chose : il fallait tout simplement qu'il respire, et son sang circulait en lui, et il voulait dans la circulation du sang. Puis vint le moment où la pensée de l'homme se retira davantage vers le haut, vers la tête, et devint plus claire – tout comme dans le verre la solution liquide se clarifie –, tandis que vers le bas se formait en quelque sorte le dépôt.

Cela se passait à l'époque où les instructeurs primordiaux se retiraient de plus en plus de la terre, où le mode de transmission de cette sagesse primordiale n'était plus le même qu'aux origines. Et où donc allèrent-ils se retirer, ces maîtres ? C'est dans la forteresse lunaire que nous les retrouvons ! C'est là-dedans qu'ils se trouvent et qu'ils continuent leur existence. Et ce qui est resté sur la terre, c'est le dépôt – c'est-à-dire la forme qu'ont prise actuellement les forces de reproduction. Ces forces n'existaient pas encore sous la forme que nous leur connaissons à l'époque où régnait sur la terre la sagesse primordiale : elles sont devenues ce qu'elles sont en quelque sorte comme un sédiment se dépose. Je ne veux pas dire qu'elles sont quelque chose de mauvais, mais quelque chose qui, sous ce rapport-là, est un dépôt. Et notre sagesse abstraite correspond en quelque sorte à la solution liquide qui reste au-dessus. Ce qui se montre là, c'est que l'évolution de l'humanité fit d'une part remonter l'élément le plus spirituel, au sens abstrait du terme, et d'autre part précipita comme en un dépôt les choses animales plus grossières. Des réflexions de ce genre permettent peu à peu de se représenter le contenu spirituel de la lune. Mais la science de ces choses a déjà existé autrefois, sous une forme plutôt prophétique, dans la clairvoyance instinctive des hommes.

La manière dont nous venons de parler de la lune en évoquant sa population, sa réalité spirituelle, peut aussi s'appliquer à Saturne. Pour apprendre à connaître Saturne, les efforts demandés par la science de l'esprit doivent s'exercer dans le domaine de l'imagination, où les résultats sont minimes, mais surtout dans la sphère de l'inspiration et de l'intuition ; ce que l'on découvre alors, du fait que l'on plonge toujours plus loin dans les profondeurs de l'univers, c'est la trace du processus de perception sensorielle. Que se passe-t-il dans le monde sensible ?

L'homme fait l'expérience de ce processus de perception, il voit une chose quelconque, et cette chose lui donne le sentiment du rouge. C'est là quelque chose qui diffère totalement de ce qui se passe lorsque, suivant la méthode dont vous trouverez la description dans les livres, on quitte son corps physique et se trouve par là en situation d'observer comment un objet extérieur agit sur l'organisme physique de l'homme, comment les forces éthériques, s'élevant de l'intérieur, saisissent ce qui se déroule physiquement, saisissent les phénomènes physicochimiques qui, si on prend l'exemple de l'œil, accompagnent le processus de perception visuelle.

Je dirais volontiers que la manière dont l'homme, à l'ordinaire, s'ouvre, s'expose au monde dans l'acte de perception, fût-ce dans l'observation scientifique, est quelque chose qui ne l'émeut guère. Mais lorsqu'on quitte son corps physique suivant le mode indiqué et qu'on se trouve en face de soi-même dans son corps éthérique, auquel s'ajoute peut-être encore le corps astral, et qu'on voit après coup comment s'est formé tel ou tel phénomène de perception ou de connaissance, bien qu'on ait quitté son être sensible physique en tant qu'être spirituel, on sent qu'il se passe quelque chose de puissant, d'intense dans son existence spirituelle. L'expérience que l'on a, à ce moment-là, c'est d'être véritablement transporté hors de soi, d'être en extase. Le monde devient immense. Et ce que l'on ne voit d'habitude que sur l'horizon extérieur, le zodiaque avec ses constellations, devient quelque chose qui surgit de son être intérieur. Celui qui verrait dans ce que je décris là de simples réminiscences ignore le phénomène en question. Car ce qui surgit ainsi n'a vraiment rien à voir avec des réminiscences : ce sont de puissantes imaginations traversées d'intuitions, et l'on commence alors à voir de l'intérieur ce qu'on ne voyait jusque-là que de l'extérieur.

On se trouve en tant qu'homme mêlé au tissu de tous les mystères du zodiaque. Et, de l'intérieur de l'univers, si l'on saisit le moment favorable, on comprendra peut-être le mystère de Saturne, pour prendre un exemple, dans son passage devant les constellations du zodiaque. Lire dans le cosmos, cela veut dire trouver les méthodes qui permettent de déchiffrer ce qu'expriment, lors de leur passage devant les figures zodiacales, les corps célestes vus de l'intérieur. Ce que dit chaque planète individuelle nous révèle les voyelles de l'écriture cosmique. Et ce qui se forme autour des voyelles au moment où les planètes passent devant les constellations du zodiaque nous donne les consonnes {18}, si je puis ainsi m'exprimer par comparaison. On apprend effectivement à connaître l'être et la nature des planètes lorsque l'on conquiert la capacité de voir de l'intérieur ce que l'on ne voit autrement que de l'extérieur.

La voie que j'évoque ainsi est celle qui permet de connaître par exemple l'entité de Saturne dans sa vérité intérieure. Et ce que l'on y découvre, c'est sa population, qui est la gardienne de la mémoire de notre système planétaire. Tout ce qui s'est passé depuis les origines dans notre système planétaire, les esprits de Saturne le conservent comme en une puissante mémoire cosmique. C'est pourquoi celui qui souhaite étudier l'immense histoire cosmique de notre système planétaire doit

vraiment s'interdire des spéculations du genre de celles de Kant {19} et Laplace {20}, selon lesquelles il y avait une fois une nébuleuse originelle, qui s'est condensée, mise en mouvement, transformée en nébuleuse spirale, d'où les planètes se détachèrent, tandis que le soleil, demeurant au milieu, devenait le centre des révolutions planétaires. J'ai souvent commenté ces choses {21} et dit que c'était une charmante expérience à faire devant des enfants : on prend une goutte d'huile qu'on fait flotter sur un liquide, on prend un morceau de bristol à travers lequel on fait passer une aiguille dont on se sert pour imprimer un mouvement rotatoire à la goutte d'huile, de sorte que des gouttelettes s'en détachent.

Cela peut avoir du bon de s'oublier à l'occasion ; mais dans un cas comme celui-ci, on n'a pas le droit d'oublier son propre rôle dans l'expérience proposée : c'est l'expérimentateur lui-même qui a mis la goutte d'huile en mouvement. Il conviendrait par conséquent, lorsqu'il est question de la théorie de Kant-Laplace, de ne pas oublier le tourneur, de le situer loin d'ici, dans les lointains de l'univers, de se dire qu'il y a là-bas un immense et puissant monsieur l'instituteur qui fait tourner l'épingle. On eût alors parlé avec véracité, en toute honnêteté. Mais la science actuelle a une manière de parler de ces choses qui fait tout simplement fi de l'honnêteté.

Je vous ai décrit comment on parvient à voir en réalité ce qui vit dans les planètes, dans les corps célestes en général. C'est à Saturne qu'il faut s'adresser lorsqu'on veut étudier l'histoire et la constitution cosmique du devenir planétaire. C'est donc une science de l'esprit qui seule peut redonner à l'âme humaine ce qui pourra être pour l'homme comme une expérience cosmique. En fait, nous ne parlons aujourd'hui que d'expériences terrestres. L'expérience cosmique nous permet de les dépasser et de participer à la vie du cosmos. Et ce n'est que cette participation à la vie du cosmos qui pourra nous donner à nouveau un instinct spiritualisé, un instinct spirituel de la nature réelle du cycle annuel, auquel nous sommes intimement liés par notre vie organique et sociale.

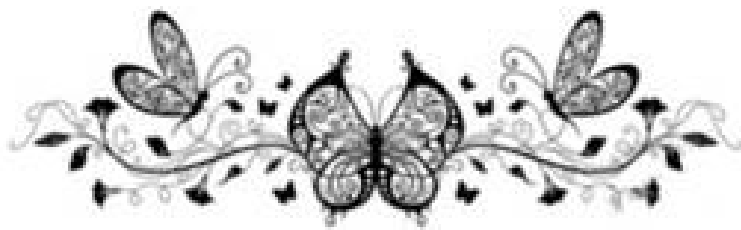
Nous aurons alors un instinct qui nous permettra de sentir que le rapport de la terre au cosmos est tout autre selon qu'elle passe du printemps à l'été, ou de l'été à l'automne pour aller vers l'hiver. Nous aurons alors le moyen de percevoir combien différente est la vie sur la terre au printemps, lorsque tout est bourgeonnement et croissance, de la vie automnale, où tout se meurt. Un sens nouveau nous permettra de percevoir la différence entre la vie de la nature qui s'éveille au printemps, et la nature qui s'endort à l'automne. Et ce sens nouveau donnera à l'homme la maturité qui lui permettra de s'insérer dans le cycle naturel par la célébration de ses fêtes, qui peuvent avoir une signification sociale, tout comme les forces naturelles l'insèrent, par le truchement de son organisme physique, dans sa respiration et sa circulation sanguine.

Où vivons-nous ? Quand nous regardons à l'intérieur de notre enveloppe de peau, nous voyons la vie dans notre respiration, dans notre circulation sanguine,

qui font de nous des êtres humains physiques faisant partie du cours des choses par ce qui se passe en nous. Mais si à l'intérieur nous sommes inséparables de notre respiration et de notre circulation sanguine, nous sommes à l'extérieur tout aussi étroitement imbriqués dans la vie extérieure de la nature. Et dans sa conscience, qu'est-ce donc en vérité que l'homme ? Au fond, on peut dire que c'est un ver de terre, et de plus, un ver de terre pour lequel il ne pleut jamais {22}. Dans certaines régions où il pleut beaucoup, c'est si beau de voir sortir les vers de terre, et il faut bien veiller, comme le fait tout un chacun avec les bêtes, à ne pas les écraser en marchant dessus.

Et on se dit alors, ces pauvres bougres, ils sont toujours là-dessous, ils ne sortent que quand il pleut, et quand il ne pleut pas, ils restent sous terre. Or le matérialiste actuel est un ver de ce genre, mais pour lui, il ne pleut jamais. Car – pour continuer notre comparaison – la pluie serait pour lui l'illumination intérieure de la science de l'esprit, et sans elle, il ne peut que mener une vie souterraine, une vie de ver, à se tortiller là-dessous où le jour ne pénètre jamais. Cette nature de ver de terre, l'heure est venue pour l'homme de la vaincre. Il faut que l'humanité en sorte, qu'elle monte à la lumière, à la lumière spirituelle du jour. Et l'appel à une fête de Michaël est l'appel à la lumière spirituelle du jour.

Voilà les indications que je voulais vous donner au préalable, afin d'être en mesure de parler des choses qui peuvent faire d'une fête de Michaël une fête particulièrement importante, une fête qui ait aussi une signification sociale.



QUATRIÈME CONFÉRENCE

Vienne, 1^{er} octobre 1923

En vous parlant comme je l'ai fait ces jours-ci, j'ai voulu attirer l'attention sur la manière dont le citoyen de la terre qu'est devenu l'homme aujourd'hui peut à nouveau devenir en quelque sorte un citoyen de l'univers et élargir l'horizon de sa vie jusqu'aux lointains cosmiques, et montrer que la vie sur la terre elle-même s'en trouverait enrichie non seulement vers l'extérieur, dans un sens expansif, mais encore vers l'intérieur, au sens d'une intensification des impulsions intérieures.

Je vous ai parlé la dernière fois de ce qu'une approche véritablement spirituelle révèle à l'homme au sujet des planètes de notre système solaire : elles ne sont pas que les corps physiques dont parle l'astronomie actuelle ; ce sont aussi des manifestations d'entités spirituelles, accessibles à notre conscience. J'ai parlé à cet égard de la lune, de Saturne. Le temps bien évidemment me manque pour examiner chaque planète en particulier – ce qui serait d'ailleurs hors de notre propos. Mon intention était simplement d'indiquer comment l'homme peut développer son âme tout entière de façon qu'elle dépasse les confins terrestres et atteigne aux espaces cosmiques. Mais ce développement est le seul moyen permettant de considérer le monde extérieur comme sien, au même titre que ses processus internes, sa respiration, sa circulation sanguine, etc.

Nos sciences de la nature voient dans la terre un corps mort, minéral – sans plus. Que ce dont il fait l'objet de sa cosmologie, par exemple, puisse être totalement dépourvu de réalité – c'est là une idée qui n'effleure même pas l'homme contemporain. L'état d'esprit actuel émousse extraordinairement notre sens de la réalité. L'homme n'hésite pas à dire d'un cristal de sel qu'il est réel, d'une rose qu'elle est réelle, et il ne distingue pas la réalité de l'un de la réalité de l'autre. Mais un cristal de sel est une réalité en soi, capable d'une existence autonome, ce que la rose n'est pas. Une rose n'a d'existence que tant qu'elle est sur le rosier. Une rose – c'est de la fleur que je parle – ne peut apparaître d'elle-même là-dehors.

Quant à l'image d'une rose, quel que soit le plaisir qu'elle puisse nous donner, dans la mesure où c'est d'une image concrète, extérieure, qu'il s'agit, ce n'est qu'une abstraction, même si on peut la toucher, ce n'est pas une véritable réalité ; la réalité, le rosier est seul à l'avoir. Et il en est exactement ainsi de la terre dont nous parle aujourd'hui la science officielle, avec ses roches primitives, son schiste

et son calcaire, etc. : elle non plus n'a pas de véritable réalité, elle n'existe pas du tout, c'est une pure fiction. La terre réelle, n'a-t-elle pas fait sortir de sa masse solide les plantes, et les bêtes, et les hommes ? Tout cela fait partie de la terre, au même titre que les schistes cristallins des montagnes ; et si la terre, pour moi, n'est que de la pierre, eh bien, il n'y a pour moi pas de terre. Ce n'est rien de réel, ce qu'étudie notre géologie officielle, dans quelque domaine que ce soit.

Ce dont il s'agit donc dans notre exposé final, c'est de rester fidèle non seulement à la logique, mais encore à la réalité. Disons-le : au fond, les erreurs manifestes qu'on enseigne aujourd'hui ne nous dérangent guère : ce qui se réfute sans peine nous gêne à peine. Le pire, dans la science, la connaissance actuelle, c'est ce qui apparaît comme irréfutable. – Voyez-vous, pour faire ce que fait par exemple la géologie actuelle : calculer tout ce qui concerne l'origine de la terre et le nombre de millions d'années qui nous en séparent, il faut vraiment une brillante intelligence, une science d'une précision extrême. Il est vrai que les calculs en question présentent quelques menues divergences. Certains géologues parlent de vingt millions, d'autres de deux cents millions d'années, mais après tout, vingt millions ou deux cents millions, par les temps qui courent, c'est une bagatelle dans d'autres domaines aussi {23}. Néanmoins, malgré l'importance de ces divergences d'opinions, la méthode de calcul mise en œuvre par ces géologues mérite le plus profond respect. C'est une méthode exacte, précise. Mais comment procède-t-elle ? Prenons une comparaison. Admettons que j'examine un cœur humain aujourd'hui, puis de nouveau un mois plus tard. Disons qu'une auscultation plus minutieuse m'amène à constater la présence de modifications dans ce cœur humain ; je sais par conséquent comment ce cœur s'est modifié en un mois. Je renouvelle ensuite mon observation d'un mois à l'autre, et note au fur et à mesure les modifications intervenues. En d'autres termes : j'applique au cœur humain la méthode qu'utilisent les géologues pour calculer en millions d'années des ères géologiques : leurs calculs se fondent sur l'étude des terrains sédimentaires, etc. ; en comparant sur un mode adéquat les petites variations observées, on établit les données numériques recherchées.

Revenons maintenant aux résultats obtenus quant aux modifications du cœur humain : que puis-je en faire ? Je peux appliquer ma méthode à ces modifications et calculer l'aspect qu'avait ce cœur il y a trois siècles et celui qu'il aura d'ici trois siècles. Le calcul pourra être parfaitement exact. Il n'en reste pas moins qu'il y a trois siècles, le cœur en question n'existait pas, et que dans trois siècles, il n'existera plus. Et ainsi, les méthodes de calcul les plus brillantes, les plus exactes, peuvent entraîner nos géologues spécialistes à établir des données concernant l'aspect qu'avait la terre il y a trois millions d'années, avant l'apparition du silurien, etc. Le calcul aura beau être parfaitement correct : le fait est qu'à cette époque-là, la terre n'existait pas encore. De même, des calculs permettent à nos physiciens actuels de prévoir ce que des transformations totales auront fait de nos différentes substances dans vingt millions d'années.

Les chercheurs américains ont fait dans ce domaine des recherches

prodigieusement intéressantes, et en ont communiqué les conclusions ; on sait, par exemple, ce que sera devenue l'albumine ; seulement d'ici là, la terre, en tant que corps cosmique physique, aura disparu. Vous voyez donc que ce sont précisément les méthodes logiques, l'exactitude, qui sont dangereuses, car elles sont irréfutables. Si la méthode utilisée est juste, les résultats des calculs qui permettent de conclure à l'aspect qu'avait le cœur il y a trois cents ans ou la terre il y a vingt millions d'années sont irréfutables ; d'ailleurs, on gaspillerait vraiment ses forces à vouloir les réfuter ; ce qu'il nous faut, c'est un mode de pensée et une conception du monde qui soient conformes à la réalité.

Ce que veut la science de l'esprit, c'est précisément saisir la réalité sous tous ses aspects et dans tous les domaines. Et grâce à des méthodes comme celles que j'ai décrites hier, où j'ai évoqué les méthodes intériorisées qui permettent de découvrir les habitants de la lune et de Saturne, on acquiert la connaissance non seulement des rapports de la terre avec ses propres êtres, mais des rapports qui existent entre chaque être de l'univers et l'être du cosmos. Partout dans le monde, le matériel contient le spirituel, dont il n'est que l'expression extérieure. L'imagination, l'inspiration et l'intuition trouvent le spirituel partout dans le sensible, le physique, mais non pas clairement circonscrit, ni directement saisissable : il se manifeste dans une incessante mobilité, une vie incessante. Et de même que les roches de notre géologie n'ont pas de réalité tant que la recherche géologique exclut la terre productrice de plantes, de bêtes, d'hommes physiques, ainsi faut-il, pour saisir la terre dans sa réalité tout entière, la comprendre aussi comme l'expression extérieure matérielle du spirituel.

Grâce à l'imagination, on apprend d'abord à distinguer, comme il convient de le faire, le principe spirituel de la terre du principe spirituel de l'homme, si j'ose m'exprimer ainsi. Lorsque je me trouve en face de quelqu'un, je perçois une grande variété d'expressions de son être. Je vois comment il marche, j'entends comment il parle, je vois sa physionomie, je vois les gestes de ses bras et de ses mains. Mais tout cela m'amène à chercher un principe spirituel-psychique homogène qui le gouverne. Donc, lorsqu'on rencontre un être humain, on cherche d'instinct un principe unitaire spirituel-psychique au sein de cet être qui forme un tout. Par contre, lorsque la connaissance imaginative observe la terre, ce n'est pas un principe spirituel terrestre unique qu'elle trouve, c'est une multiplicité, une grande diversité. Il convient donc de ne pas conclure, par analogie, du principe spirituel humain à un principe spirituel terrestre unique, car ce qui se révèle à une vision juste, c'est une spiritualité terrestre d'une grande diversité – on pourrait dire : une multiplicité d'entités spirituelles, qui vivent dans les règnes de la nature. Mais ces entités spirituelles passent par les étapes d'une vie : elles sont prises dans un devenir.

Regardons maintenant ce que, soutenue par l'inspiration, cette imagination perçoit du devenir de la terre tout au long d'une année. Commençons, dans notre âme, par évoquer l'hiver. La terre se couvre d'un manteau de glace et de neige, elle reprend en son sein les germes des plantes, les êtres de la terre, en quelque sorte.

C'est précisément ce qui est dans un rapport germinatif avec la terre – nous pouvons ici faire abstraction du monde des animaux et des hommes – que la terre attire à nouveau en son sein. À notre expérience printanière de la vie jaillissante et bourgeonnante vient s'ajouter celle de la vie qui se meurt. Mais du point de vue spirituel, que signifie cette vie hivernale qui se meurt ? Ceci : les entités spirituelles que nous pouvons nommer êtres spirituels élémentaires, et qui sont en fait le principe vivifiant en particulier des plantes, ces êtres se retirent dans la terre elle-même, se lient intimement à la terre. Tel est, pour l'imagination, l'aspect de la terre en hiver : la terre accueille dans son corps les êtres spirituels élémentaires, elle les y abrite. C'est en hiver que la terre est la plus spirituelle, c'est-à-dire la plus imprégnée de ses êtres spirituels élémentaires.

Celui qui voit ces choses les sent aussi, comme tout fait d'observation suprasensible, passer dans le domaine de la sensibilité, du sentiment. Il observe la terre en hiver avec sa sensibilité et se dit : Là où la terre est recouverte par ce manteau de neige, son corps a pu devenir la demeure des êtres spirituels élémentaires de l'existence terrestre elle-même. Lorsque vient le printemps, les affinités de ces êtres spirituels élémentaires avec la terre se transforment en affinités avec l'environnement cosmique. Tout ce qui en hiver avait produit chez ces êtres une profonde affinité avec la terre elle-même s'apparente au cours du printemps à l'environnement cosmique, les êtres élémentaires aspirent à s'échapper de la terre. Et le printemps, c'est en fait le temps où la terre, libérant de son sein les êtres élémentaires, les offre à l'univers dans un geste de dévotion. En hiver, ces êtres élémentaires ont besoin du repos que leur offre la terre en son giron ; au printemps, ils ont besoin de se dégager, de se répandre à travers l'atmosphère et les airs, de retrouver l'ascendant des forces spirituelles du système planétaire, des forces spirituelles de Mercure, de Mars, de Jupiter, etc.

En hiver, les forces du système planétaire sont inopérantes sur les esprits de la terre ; elles commencent à agir au printemps. Et en réalité, ce qui se passe là est comparable à un processus qui, chez l'homme, est plus matériel : celui de la respiration. Nous inspirons l'air extérieur, le retenons dans notre propre corps, l'expirons à nouveau. Inspirer, expirer – c'est un des éléments fondamentaux de la vie humaine. La terre a inspiré en hiver toute sa spiritualité, et quand vient le printemps, elle se met à l'expirer, la rendant au cosmos. Et cela, l'homme le ressentait aux temps très reculés de l'évolution humaine, alors qu'il existait encore une sorte de clairvoyance instinctive ; c'est ce qui lui permettait de savoir en son cœur qu'il était juste pour la terre de célébrer Noël au moment du solstice d'hiver. C'est le moment où la terre est la plus spirituelle – c'était donc celui où elle pouvait abriter le mystère de Noël. Le Rédempteur ne pouvait se lier qu'à une terre ayant recueilli en son sein toute sa spiritualité.

Mais la fête qui demandait un tout autre sentiment, celui que l'homme n'appartient pas seulement à la terre, mais à l'univers tout entier, qu'il est capable, en tant que citoyen terrestre, de s'éveiller avec son âme à la réalité de l'univers, cette fête de la Résurrection, elle, exigeait une autre époque : celle qui emporte

tout le spirituel de la terre vers les lointains du cosmos. C'est pourquoi la fête de Noël est liée à des réalités terrestres, à l'obscurité hivernale, à ce qu'on peut appeler en un sens le sommeil de la terre. La fête de Pâques, par contre, s'inscrit dans le cycle annuel de manière que la date en est fixée en fonction de données qui ne sont pas terrestres, mais cosmiques ; Pâques se fête le premier dimanche après la pleine lune de printemps. Il a donc fallu que les étoiles disent jadis aux hommes quand il convenait de célébrer Pâques, parce qu'à ce moment-là la terre tout entière s'ouvre au cosmos. Il a fallu avoir recours à l'écriture cosmique, il fallait que l'homme se rende compte qu'il n'est pas seulement un être terrestre, qu'il doit s'ouvrir lui-même aux lointains cosmiques dans la célébration printanière de Pâques.

C'est une véritable souffrance pour l'âme que de voir ces pensées grandioses, témoins d'une époque révolue plus grande encore que la nôtre, devenues l'objet de discussions, comme il s'en fait depuis une bonne vingtaine d'années. Persuadés d'agir pour le bien de l'humanité, les gens causent de l'utilité qu'il y aurait à limiter la mobilité de la fête de Pâques : le moins qu'on puisse faire, dit-on, c'est de la fixer au premier dimanche d'avril : les critères, vous le voyez, sont extérieurs, parfaitement abstraits. Il m'a fallu entendre des discussions où on faisait remarquer la pagaille que cette fête mobile introduit dans les registres comptables, alors qu'une date strictement réglée permettrait un fonctionnement beaucoup plus régulier des affaires. Comme je l'ai dit, cela fait mal de voir à quel point notre civilisation s'est aliénée de l'univers, se croyant pratique alors même qu'elle propose ce qu'on peut imaginer de moins pratique au monde ; car une telle pratique, si elle passe le jour, ne passera pas le siècle ! Seul peut devenir pratique séculaire ce qui est en accord avec tout l'univers. Mais il faut pour cela que le cycle annuel puisse renvoyer l'homme à la participation intime de la vie au cosmos tout entier.

Et lorsque nous allons du printemps vers l'été, l'intérieur de la terre se vide peu à peu de sa spiritualité. Cette spiritualité – disons : ces êtres élémentaires, passent du terrestre à l'extra-terrestre, et subissent alors totalement l'influence du monde planétaire cosmique. C'est ce que célébrait jadis le culte infiniment profond que l'on rendait dans certains lieux de Mystères au plus haut de l'été, au moment où se place aujourd'hui la Saint-Jean. Cette époque de la Saint-Jean, au faîte de l'été, était celle où les initiés, les prêtres qui présidaient aux Mystères dans les sanctuaires où la célébration de la Saint-Jean avait sa signification originelle, étaient tout imprégnés de ceci : Ce qu'il t'a fallu chercher au plus profond de l'hiver, au moment du solstice d'hiver, en plongeant ton regard dans les entrailles de la terre au travers du manteau de neige devenant transparent pour l'esprit, tu le trouves maintenant quand tu diriges le regard de ton âme vers l'extérieur.

Et les êtres élémentaires qui, en hiver, étaient soumis à l'influence des entrailles de la terre, les voici maintenant régis par les planètes. Et les êtres qu'il te fallait en hiver chercher dans la terre t'enseignent au faîte de l'été ce qui leur vient de leurs expériences planétaires. Et tout comme pour l'homme d'aujourd'hui, dans son

inconscient, le processus respiratoire fait partie intégrante de son existence, pour l'homme de jadis, son existence faisait partie du cycle annuel – dans le spirituel, qui est propre à la terre. En hiver, c'est dans les profondeurs de la terre qu'il cherchait les êtres élémentaires de la nature, auxquels il se savait apparenté ; au faite de l'été, il les cherchait dans les hauteurs des nuages. Dans les profondeurs de la terre, il les trouvait intimement mêlés à la vie et à l'action des forces proprement terrestres jointes au reliquat terrestre des forces lunaires ; au plus fort de l'été, il les trouvait offertes aux lointains de l'univers.

Et lorsque vient le déclin de l'été, la terre elle aussi se remet à inspirer sa spiritualité, si bien qu'à partir de la Saint-Jean, où la terre reprend son souffle spirituel, le temps à nouveau se prépare où la terre portera sa spiritualité en son sein.

L'homme actuel n'est guère enclin à observer cette alternance de l'inspiration et de l'expiration de la terre. Chez l'homme, le processus respiratoire est plutôt physique, alors que la respiration de la terre est un processus spirituel : les êtres élémentaires sortent de la terre et se répandent dans les espaces cosmiques, puis ils descendent et s'enfoncent dans la terre. Et pourtant, s'il est vrai que l'être humain participe dans sa vie interne à ce qui se passe dans sa circulation sanguine, il est tout aussi vrai qu'il participe dans son intégralité au cycle des saisons. Tout comme la circulation du sang en lui est essentielle pour son existence, cette circulation des êtres élémentaires qui vont et viennent entre la terre et le ciel est, en un sens plus large, essentielle pour l'existence des hommes. Et seule l'épaisseur de sa sensibilité empêche l'homme actuel de se douter de ce qui en lui-même dépend de ce mouvement extérieur tout au long de l'année {24}. Mais il va falloir que peu à peu l'homme s'efforce d'accueillir les notions que lui offre la science de l'esprit, la connaissance suprasensible, il va falloir pour cela qu'il développe l'activité intérieure nécessaire pour interioriser les résultats que la science de l'esprit lui confie, afin qu'ils soient effectivement présents dans son âme ; et ces efforts de compréhension affineront sa réceptivité, sa sensibilité.

Cela, voyez-vous, c'est le résultat que vous êtes en droit d'attendre d'un approfondissement de la connaissance suprasensible au sens où l'entend l'anthroposophie. Si vous lisez un livre, voire un cycle anthroposophique, comme vous liriez n'importe quel autre livre, que vous en faires une lecture abstraite, vous feriez au fond tout aussi bien de vous en dispenser. Lisez plutôt des livres de cuisine, ou des manuels techniques, ou encore des guides du genre *Comment réussir en affaires*, ce sera beaucoup plus utile. Lire des livres ou écouter des conférences anthroposophiques n'a de sens que lorsqu'on se rend compte que pour appréhender les résultats de ces recherches, il faut créer en soi un état d'esprit tout différent de celui qui suffit dans d'autres domaines. Un signe évident en est le simple fait que cette littérature anthroposophique passe aujourd'hui pour du délire auprès de ceux qui se font une idée particulièrement élevée de leur intelligence. Il faut bien, n'est-ce pas, qu'ils aient quelque raison d'y voir une pure folie.

Et en effet, voici ce qui se dit : Il n'y a que l'anthroposophie pour parler ainsi, tout le reste donne une tout autre image du monde. On ne peut tout de même pas s'en laisser conter par ces anthroposophes qui voudraient vous faire croire que le monde n'est pas comme on le dit. Que voulez-vous, c'est bien vrai : les résultats que communique l'anthroposophie sont tout autres que ce qu'on nous raconte partout ailleurs. Et je dois le dire : certains de nos amis pratiquent une politique qui cherche à rendre l'anthroposophie séduisante aux yeux du monde en la présentant comme pleinement compatible avec les banalités qui ont cours ; il n'est vraiment pas possible de souscrire à des tentatives de ce genre, elles ne sont pas justes, et pourtant, on ne cesse de les rencontrer. Ce qui est nécessaire, c'est une autre position, une autre orientation de l'âme, lorsqu'on veut vraiment trouver un sens plausible, compréhensible, intelligible, intelligent, au message de l'anthroposophie, et non pas le taxer de folie.

Mais une fois trouvée cette réorientation, on s'apercevra qu'elle permet un perfectionnement non seulement de l'intellect humain, mais encore de l'organe affectif (*Gemüt*) humain ; il sera susceptible d'impressions beaucoup plus fines, ce naturel humain (*Gemüt*). Il ne se contentera plus de ressentir l'hiver comme le moment de bien se couvrir parce que le froid vient, et l'été comme celui de se dévêtir parce qu'il fait plus chaud ; on sentira les subtiles transitions survenant dans la vie de la terre tout au long de l'année, de la neige glacée de l'hiver aux chaleurs étouffantes du plein été. On apprendra à ressentir le cours de l'année véritablement comme on ressent les expressions d'un être doué de vie et d'âme.

Oui, une étude adéquate de l'anthroposophie peut éduquer le naturel humain (*Gemüt*) au point que le langage du cours de l'année deviendra assez éloquent pour qu'on le ressente comme on ressent les encouragements ou les objections d'une âme amie. Il en sera de la nature comme d'une âme amie, dont on reconnaît, à ses paroles, à son attitude tout entière, la chaude pulsation de l'être doué d'âme, qui nous touche tout autrement qu'une chose dépourvue de vie et d'âme ; de muette qu'elle était, la nature pourra se mettre à parler à l'homme en être doué d'âme. Dans le cours de l'année, l'homme apprendra à ressentir de l'âme, de l'âme en devenir, à tendre l'oreille vers ce que l'année, ce grand être vivant, a à lui dire, à lui qui a d'ordinaire affaire à de petits êtres vivants, et il apprendra à trouver sa place dans le cosmos tout entier, le cosmos doué d'âme. Mais alors, lorsque l'été glisse vers l'automne et que s'approche l'hiver, c'est un message tout particulier qui lui viendra de la nature.

Celui qui acquiert peu à peu cette subtilité de perception pour la nature, telle que j'ai cherché à la caractériser – et l'anthroposophe la verra peut-être apparaître au bout d'un certain temps comme résultat dans le sentiment, dans le *Gemüt*, de son effort anthroposophique –, celui-là apprendra à distinguer l'une de l'autre deux sortes de conscience : la conscience de la nature, qui apparaît au printemps et en été, et la conscience de soi à proprement parler, qui se sent chez elle en automne et en hiver. Conscience de la nature : lorsque vient le printemps, la terre bourgeoonne et déborde de vie. Celui dont la sensibilité réagit de manière juste à ce

jaillissement, ce bourgeonnement de vie, celui qui laisse parler en lui cette réalité printanière – et cette voix peut rester inconsciente, car elle parle aussi dans le subconscient d'une vie pleinement humaine –, celui qui ressent tout cela ne se satisfait pas de dire que la fleur s'épanouit, que la plante germe : il se sent à tel point offert à la nature qu'il peut dire : Mon Moi fleurit dans la fleur, mon Moi germe dans la plante. – Pour que puisse apparaître la conscience de la nature, il faut d'abord apprendre à participer à tout ce qui croît et se déploie dans le bourgeonnement, le jaillissement de la vie. Être capable de germer avec la plante, de fleurir avec la plante, de fructifier avec elle, voilà ce que veut dire pour l'homme sortir de lui-même, éclore dans la nature extérieure.

Non, vraiment, devenir plus spirituel, cela ne veut pas dire se perdre dans l'abstraction. Cela veut dire : être capable de suivre l'esprit dans ses œuvres et son devenir. Et l'homme qui, fleurissant avec la fleur, germant avec la graine, fructifiant avec le fruit, développe lui-même son sentiment de la nature dans la subtilité de la perception qu'il en a tout au long du printemps et de l'été, se prépare ainsi à vivre au plus haut de l'été dans un état de dévotion envers l'univers, envers le firmament étoilé. Le plus petit ver luisant devient alors comme une mystérieuse manifestation du cosmique ; chaque souffle, dirais-je, de l'atmosphère devient alors un héraut du cosmique au sein du terrestre.

Mais vient ensuite le moment où la terre reprend son souffle : alors, lorsqu'on a appris à ressentir ce que ressent la nature, à fleurir avec les fleurs, à germer avec les semences, à fructifier avec les fruits, du fait que l'on a appris à être dans la nature avec son être propre, on ne peut pas faire autrement que d'être l'automne avec l'automne, l'hiver avec l'hiver. Celui qui a appris à vivre avec la nature en vient aussi à mourir avec la nature. Qui sait participer au printemps à la vie de la nature apprend aussi à participer à la mort de la nature en automne. Ainsi en vient-on à retrouver sur un autre mode ce que ressentait autrefois, au plus profond de son âme, le prêtre de Mithra, comme je l'ai décrit ces jours-ci. Le prêtre de Mithra ressentait le cycle des saisons dans son propre corps : cela n'est plus à la mesure de l'humanité actuelle. Mais il faut que cela le devienne de plus en plus, et dans un proche avenir, et la tâche des anthroposophes est d'être les pionniers de cette participation vivante à la vie de l'année, de cette participation à la vie du printemps, à la mort de l'automne.

Mais il ne faut pas que l'homme meure. Il ne faut pas que l'homme succombe. Il peut bien vivre en communion avec la nature qui germe et bourgeonne, et développer ainsi sa conscience de la nature. Mais lorsque c'est à la mort de la nature qu'il participe, cette expérience-là le met en demeure de mener une lutte intérieure, d'opposer les forces créatrices de son propre être à ce processus de mort. Et c'est alors que germe et croît en lui le principe âme-esprit, la conscience du Soi à proprement parler ; et dans sa participation intime à la mort automnale et hivernale de la nature, il devient, au degré le plus haut, l'éveilleur de sa propre conscience du Soi. Et c'est ainsi que l'être humain devient, qu'il se métamorphose lui-même au fil des saisons : en faisant l'expérience vivante de cette alternance

d'une conscience de la nature avec une conscience du Soi. Cela signifie que lorsqu'on participe à la mort de la nature, il faut que s'éveille la force de vie intérieure. Lorsque la nature reprend en son sein les êtres élémentaires, la force intérieure de l'homme doit se faire éveil de la conscience du Soi.

Les forces de Michaël – voici qu'elles deviennent à nouveau perceptibles ! Toutes différentes des nôtres étaient les conditions qui, jadis, aux temps de la clairvoyance instinctive, ont donné naissance à l'image de la lutte de Michaël avec le Dragon. Mais maintenant, si nous avons une compréhension vivante de l'alternance d'une conscience de la nature et d'une conscience du Soi, de l'alternance des saisons, printemps, été, automne, hiver, nous voyons, vers la fin de septembre, ressurgir devant l'homme cette même force qui lui remet à l'esprit ce qui doit sortir du tombeau de la nature lorsqu'on participe à sa mort, cette force victorieuse qui allume en l'homme la flamme claire d'une forte et vraie conscience du Soi. Il est de retour, Michaël, le vainqueur du Dragon.

Il est tout simplement indispensable que le savoir anthroposophique, la connaissance anthroposophique soit une force qui se déverse dans le cœur (*Gemüt*) de l'homme. Et le chemin, qui part de nos représentations sèches et abstraites, mais exactes, nous conduit là où la connaissance vivante que nous avons accueillie dans notre cœur (*Gemüt*) fait à nouveau surgir devant nous quelque chose d'aussi vivant que l'était autrefois la magnifique image de Michaël combattant le Dragon. C'est ainsi tout autre chose que des notions abstraites qui se présente à nos âmes dans l'image que nous nous faisons du monde. Ne croyez pas qu'une expérience de cet ordre soit sans conséquences pour l'existence terrestre tout entière de l'homme. Au fil des ans, les rencontres anthroposophiques – y compris ici, à Vienne – m'ont souvent donné l'occasion d'exposer comment l'être humain peut acquérir la conscience de l'immortalité, la conscience de l'existence prénatale.

Cette fois-ci, j'ai voulu que notre rencontre soit l'occasion de vous montrer comment l'être humain peut, dans un sens pleinement concret cette fois, recevoir du monde spirituel la force spirituelle, et l'accueillir dans son cœur (*Gemüt*). En vérité, il ne suffit pas d'en rester à des généralités, panthéistes ou autres, et de dire que le fondement du monde extérieur est, lui aussi, esprit. Ce serait tout aussi abstrait que de dire qu'il y a de l'esprit en l'homme, et de s'arrêter là. – Qu'est-ce que cela veut dire, quand on ne peut pas aller plus loin ? – L'esprit n'a pour nous de sens qu'à partir du moment où il nous parle en détails concrets, lorsqu'à chaque instant il se révèle à nous dans des détails concrets, lorsqu'il peut nous reconforter, nous exalter, nous donner de la joie. L'esprit panthéiste des spéculations philosophiques n'a tout simplement aucun sens. L'esprit vivant, qui nous parle dans la nature, tout comme l'âme humaine nous parle dans un être humain, lui seul peut pénétrer dans le naturel (*Gemüt*) humain de manière à le vivifier et à l'exalter.

Mais alors, lorsque le naturel (*Gemüt*) humain aura fait sienne cette

connaissance, qu'il l'aura transformée en lui-même, il en tirera aussi les forces dont précisément l'humanité a besoin pour la vie sociale. Depuis trois ou quatre siècles, l'humanité s'est accoutumée à des conceptions exclusivement intellectuelles et abstraites de tout ce qui existe dans la nature, et aussi de tout ce qui touche à l'homme. Et maintenant que les hommes se trouvent confrontés aux problèmes majeurs du chaos social, on prétend encore les résoudre avec ce même intellectualisme. Mais il ne sortira jamais rien d'autre que des chimères de tout cela. Seul un cœur humain à part entière confère un droit à la parole dans le domaine social. Mais ce cœur, nul ne peut l'avoir s'il ne trouve son lien avec le cosmos, en particulier avec la substance spirituelle du cosmos. L'instant même où le naturel (*Gemüt*) des hommes aura fait sienne une conscience de l'esprit – cette conscience de l'esprit qu'engendre le passage de la conscience de la nature (printemps-été) à la conscience du Soi (automne-hiver) –, cet instant même verra se lever l'aube d'une solution aux problèmes sociaux du moment, solution dont il est tant besoin. Il en résulte que c'est du fait qu'un nombre suffisant d'êtres humains fassent véritablement, intérieurement leurs de telles impulsions spirituelles que dépend en profondeur non pas la capacité de comprendre le problème social, mais la force dont ce problème a besoin.

Mais tout cela, il est nécessaire de l'évoquer dans l'intimité de son âme (*Gemüt*) lorsqu'on envisage de compléter par la fête d'automne, la fête de Michaël, les trois fêtes dont nous avons encore l'écho à Noël, à Pâques, et à la Saint-Jean. Célébrer cette fête de Michaël à la fin de septembre en y engageant toute la force du cœur humain, cela serait véritablement merveilleux. Mais il ne faut pas qu'une telle célébration soit l'occasion d'états émotionnels abstraits ; une fête de Michaël requiert des hommes qui pleinement ressentent dans leur âme ce que la conscience spirituelle peut éveiller dans leur être intime. Car que représente Pâques dans le cycle des fêtes annuelles ? C'est une fête de la résurrection. Elle nous rappelle certaine Résurrection, celle qui s'est accomplie dans le Mystère du Golgotha grâce à la descente du Christ, l'Esprit solaire, dans un corps humain. La mort, puis la résurrection : tel est l'aspect extérieur du Mystère du Golgotha.

Celui qui le comprend ainsi situe la mort et la résurrection sur ce chemin de rédemption. Et peut-être se dit-il alors dans son âme : il faut que, dans mon cœur (*Gemüt*), je m'allie au Christ, le vainqueur de la mort, afin de trouver dans la mort la résurrection. Mais les traditions qui se rattachent au Mystère du Golgotha ne contiennent pas tout le christianisme, qui doit se poursuivre. L'organe affectif (*Gemüt*) humain s'intériorise au cours du temps, et en plus de la fête qui le place devant la mort et la résurrection du Christ, l'homme a besoin d'une autre fête, qui lui révèle le cycle annuel sous une forme intériorisée, de façon qu'il puisse commencer le cycle annuel par la résurrection de l'âme, qu'il lui faille d'abord, dans ce cycle annuel, accomplir la résurrection de l'âme, la rendant capable de franchir avec dignité la porte de la mort. Fête de Pâques : la mort d'abord, puis la résurrection. Fête de Michaël : d'abord la résurrection de l'âme, et ensuite la mort.

La fête de Michaël devient ainsi une fête de Pâques inversée. À Pâques,

l'homme célèbre la résurrection du Christ, son retour de la mort à la vie. La fête de Michaël doit être pour l'homme le moment de ressentir, dans la forte ferveur de son âme : Si je ne veux pas passer la porte de la mort dans un état d'hébétude moribonde entraînant une conscience léthargique de moi-même entre ma mort et une nouvelle naissance, si je veux, au contraire, franchir la porte de la mort en toute lucidité, il me faut ressusciter mon âme de la mort grâce à mes forces intérieures. D'abord la résurrection de l'âme, et ensuite la mort, de façon que dans la mort puisse s'opérer la résurrection que l'homme célèbre lui-même dans son for intérieur.

Puissent ces conférences avoir un tant soit peu contribué à établir un pont entre le contenu de connaissance purement rationnel de l'anthroposophie et ce que peut être l'anthroposophie pour le cœur (*Gemüt*) des hommes. S'il en est ainsi, j'en serai plein de joie, et j'aurai du plaisir à repenser à ce que nous avons pu évoquer ensemble au cours de ces conférences, que je n'ai pas voulu destiner à votre intellect, mais à votre cœur (*Gemüt*) ; je voulais aussi, sur un mode insolite de nos jours, attirer l'attention sur les impulsions sociales qui font aujourd'hui tant besoin à l'humanité. Voyez-vous, ce n'est que par un approfondissement intérieur des forces du cœur (*Gemüt*) que les hommes apprendront peu à peu à ouvrir leurs oreilles à des impulsions sociales. Voici ce qui se présente avec force à mon âme maintenant, à l'instant où il me faut mettre fin à ces conférences qu'un intime besoin du cœur, chers amis autrichiens, m'a conduit à tenir devant vous.

NOTES

Rudolf Steiner donna ces conférences destinées aux membres de la Société anthroposophique en Autriche à l'occasion d'une assemblée à Vienne, dont l'objectif était la fondation de la Société anthroposophique autrichienne : celle-ci eut effectivement lieu le 1^{er} octobre. À son retour de Vienne, Rudolf Steiner fit à Dornach un compte rendu de toutes les manifestations ; voici comment il évoqua le cycle ci-dessus : « Le tout récent congrès de Vienne, d'où je reviens, s'est déroulé de manière tout à fait satisfaisante. Voici comment : les 26 et 29 septembre, il y eut deux conférences publiques, où l'assistance était nombreuse : la première conférence parlait de l'anthroposophie comme exigence du temps présent, la seconde de la signification religieuse et morale de l'anthroposophie. Je fus aussi en mesure de donner, dans le cadre de ce congrès, quatre conférences dans la Branche : j'y ai notamment traité du rapport de l'anthroposophie avec les forces du cœur (*Gemüt*), ce qui a permis d'amener ce que nous avons déjà examiné ici selon toute une variété de points de vue : la signification de la fête de Michaël et la possibilité de son renouvellement. »

{1} Voir en fin de volume.

{2} Parue en traduction française sous le titre *Autobiographie aux Éditions Anthroposophiques Romandes*, Genève, 1979.

{3} *Quatre Imaginations cosmiques*. Éd. du Centre Triades, Paris, 1975 et 1984.

{4} Rudolf Steiner, *Âmes des peuples*. Éd. Triades, Paris, 1973, p. 131.

{5} Shakespeare, *Jules César*.

{6} Aubier, 1946, pp. 114-115.

{7} La dernière citation est extraite de *Éveil au contact du Moi d'autrui*. Éd. Anthroposophiques Romandes, Genève, 1987, p. 149.

{8} Hier au cours de la conférence publique : “Die Anthroposophie und die ethische Lebenshaltung des Menschen” (*L'anthroposophie et la vie religieuse-morale de l'homme*), in *Was wollte das Göttheanum und was soll die Anthroposophie ?* (Que voulait le Göttheanum et quelle est la tâche de l'anthroposophie ?), GA* 84, non traduit. La première conférence de ce volume (Bâle, 9 avril 1923) figure dans *L'anthroposophie et le premier Göttheanum*, Éditions du Centre Triades, série Art n° 1, Paris, 1979.

{9} Ludwig Staudenmeier : Né en 1865, auteur de *Die Magie als experimentelle Naturwissenschaft* (*La magie, science expérimentale*), 2^e éd., Leipzig, 1922.

{10} Johannes Peter Muller (1801-1858) : Naturaliste, fondateur de l'École physico-chimique en physiologie, spécialiste d'anatomie comparée. * GA : abréviation de Rudolf Steiner Gesamtausgabe (édition complète des œuvres de Rudolf Steiner).

{11} A Penmaenmawr : Cf. *La connaissance initiatique. L'évolution spirituelle et physique du monde et de l'humanité du point de vue de l'anthroposophie*, GA 227. N° 32 dans la collection des suppléments à la revue Triades, Paris, 1971.

{12} Le druide : Cf. *Druidenstein* (Pierre druidique), reproduction en couleurs d'un pastel de Rudolf Steiner,

Dornach, 1964.

[{13}](#) Leur science « cordiale » ! (N.d.T.)

[{14}](#) Adam Smith (1723-1790) : Économiste anglais.

[{15}](#) Karl Marx (1818-1883) : Fondateur du socialisme scientifique.

[{16}](#) Gustav Theodor Fechner (1801-1887) : Naturaliste et philosophe. Cf. son écrit *Professor Schleiden und der Mond* (Le professeur Schleiden et la lune), Leipzig, 1856.

[{17}](#) Matt Jacob Schleiden (1804-1881) : Botaniste qui découvre en 1838 la structure cellulaire de la plante.

[{18}](#) Et ce qui se passe autour des voyelles (...) nous donne les consonnes : Cf. *Okkultes Lesen und okkultes Hören. Wie bekommt man das Sein in die Ideenwelt hinein ?* (Lecture et écoute occultes), GA 156, non traduit.

[{19}](#) Immanuel Kant (1724-1804).

[{20}](#) Pierre Simon Laplace (1749-1827) : Astronome et mathématicien français.

[{21}](#) J'ai souvent commenté ces choses : Rudolf Steiner décrit ici l'expérience dite de Plateau.

[{22}](#) En allemand, le ver terre est un « ver pluie », Regenwurm (N.d.T.).

[{23}](#) C'est une bagatelle dans d'autres domaines aussi : Référence à la dévaluation monétaire après la Grande Guerre.

[{24}](#) Ce mouvement extérieur tout au long de l'année : Cf. *Calendrier de l'âme. Le chemin de l'âme à travers le cours de l'année*. Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève, 1987 (bilingue).